

Le Sycomore N° 7 1999

« Dieu », « sacrifice » et « onction » en igo	N. Poidi	2
« Empereur »	T. Wilt	8
Le texte de l'Ancien Testament	H. Kuhn	13
Traduire « la neige » en gbaya	P. Noss	24
Base et modèle : une méthode de traduction	J. Sterk	29
Les euphémismes	L. Zogbo	37
Rapport sur un séminaire de formation	Ngarbolnan R.	42
Cours supérieur de traduction biblique à la FATEAC		46

Chers lecteurs,

Dans ce numéro, les articles de Poidi, Wilt, Noss, et Rimanin sont étroitement liés à des problèmes de traduction en Afrique francophone. Beaucoup d'entre vous pourront dire : « Oui, nous avons rencontré ce problème. » Nous vous invitons de considérer comment vos aperçus et vos solutions comparent avec celles des auteurs.

Les autres articles auraient pu être écrits pour des traducteurs dans d'autres parties du monde, mais les auteurs, tous conseillers en traduction en Afrique francophone, ont surtout pensé aux traducteurs de cette région en rédigeant ces articles. La méthode de traduction « Base/Modèle », discutée par Jan Sterk, fut développée par un conseiller à la lumière de son travail avec des équipes de traduction au Congo. L'article par Hanni Kuhn fait partie d'un exposé audio-visuel qu'elle donne dans des séminaires pour les traducteurs d'Afrique francophone.

Les articles de J. Sterk et H. Kuhn circulaient sous forme non-publiée. Souhaitant que tous les traducteurs puissent les lire, nous avons demandé aux auteurs la permission de les publier dans Le Sycomore. Et vous, si vous voyez un article ou entendez un exposé non publiés et particulièrement utiles, veuillez demander à l'auteur de le partager avec nous tous par le canal du Sycomore. Si seules des notes sont disponibles, la rédaction s'efforcera de les mettre en forme appropriée pour publication. Si un article ou un livre publié vous semble susceptible d'intéresser nos lecteurs, envoyez-nous un résumé soulignant ce que vous avez trouvé particulièrement utile.

Enfin, nous sommes heureux de vous annoncer le début du cours supérieur de traduction biblique à la FATEAC à Abidjan. Le Sycomore vous tiendra au courant de ce programme dans les numéros à venir.

-- La rédaction

« Dieu », « sacrifice » et « onction » en igo: facteurs culturels

Napo Poidi

Napo Poidi et sa femme Honorine sont tous les deux linguistes-traducteurs, membres de la SIL au Togo. Ils ont participé à la traduction du Nouveau Testament en langue bassar (ntcham), avant d'entreprendre des recherches sur la langue igo et de commencer la traduction de la Bible dans cette langue. A la fin de cet article, vous trouverez une brève description du projet igo.

Les Bogo occupent une région montagneuse d'une superficie d'environ 200 km² dans la région Sud-Ouest du Togo, à environ 180 km de la côte atlantique. Les Bogo sont au nombre de 10 000 environ et ils sont en majorité des agriculteurs, du café en particulier. L'igo, la langue des Bogo, fait partie des langues Kwa.

Chez les Bogo, l'implantation de l'Église depuis plus d'un demi-siècle a créé une dichotomie spirituelle au sein de la population. Il y a les « gens

En parlant de la Bible, les chrétiens utilisent des expressions... soit par ignorance, soit pour prestige, soit pour paraître tout simplement religieux, bien qu'ils ne comprennent pas toujours le sens de ces mots.

de la colline », qui se sont convertis au Christianisme et fréquentent les églises construites par des missionnaires sur des collines, et le reste des Bogo non chrétiens. De cette dichotomie, il s'est développé un langage propre aux chrétiens, influencé par l'éwé, la langue véhiculaire de la région, et la première langue au Togo à avoir la Bible entière traduite. En parlant de la Bible, les chrétiens utilisent des expressions éwé plutôt qu'igo soit par ignorance, soit pour des raisons de prestige, soit tout simplement pour paraître religieux, bien qu'ils ne comprennent pas

toujours le sens de ces mots. Les non-chrétiens utilisent moins de mots étrangers que les chrétiens.

Dans cette étude, nous donnons l'arrière-plan culturel contribuant au choix de la traduction en igo de certains termes clés: le nom de Dieu ; « sacrificateur » ou « prêtre » ; « sacrifier » et « sacrifice » ; « oindre », « onction » et « oint » ; et « bénir » et « bénédiction ».

Le nom de Dieu en igo

Il y a près d'un siècle, avant l'arrivée des premiers missionnaires chrétiens allemands dans la région, les Bogo adoraient plusieurs divinités.

Parmi elles se distinguait une divinité supérieure nommée Ajafa. Ajafa était représenté par une seule grande statue en terre battue, enduite d'argile blanche. Cette statue se trouvait dans le village Ogo, où résidaient les Bogo.

Contrairement aux sacrificateurs des idoles, le sacrificateur de Ajafa était toujours vêtu de blanc. Une fois par année, au mois d'octobre, tous les Bogo apportaient leurs offrandes en tout genre à Ajafa. Le sacrificateur disposait une portion de ces offrandes au-dessus de la grande statue d'Ajafa. Pour les sacrifices immolés, le sacrificateur veillait à ce que le sang des animaux ne touche pas la statue d'Ajafa. Car ce qui caractérisait Ajafa était sa pureté. Par cette caractéristique Ajafa se distinguait des autres idoles, sur lesquelles le sang des animaux était versé.

Au plan étymologique, le mot Ajafa n'a plus de signification particulière dans la langue igo. Les non-chrétiens aussi bien que les chrétiens utilisent parfois ce nom avec des qualificatifs:

Ajafafèè « Grand Dieu »
 Ajafa Iàdoèk « Dieu Unique »
 Ajafa foèigbo « Le seul Dieu » ou « Le Dieu Suprême »

Les autochtones appellent encore Ajafa du nom de « Bogo Ajafa », « Dieu des Bogo ». Selon certains anciens, cette appellation est simplement une façon d'identifier le Dieu Créateur, la pensée Bogo limitant l'univers au seul pays Bogo. Pour d'autres, les Bogo se sont approprié le Dieu de l'univers puisque c'est Dieu qui a permis au Bogo de survivre au milieu de ses voisins plus nombreux, en particulier, les Éwés. Ainsi, tout comme d'autres peuples vénèrent certains êtres bienfaiteurs, les Bogo adorent le Dieu Suprême Ajafa pour sa protection. C'est la reconnaissance de l'amour particulier que le Dieu Créateur a pour les Bogo. Aujourd'hui, le terme perd son usage au profit d'Ajafa, désignant le Dieu suprême.

C'est le nom que les chrétiens utilisent pour Dieu. La statue d'Ajafa a été détruite une fois pour toutes et le culte traditionnel destiné à Ajafa a été supprimé au profit du culte chrétien. Selon les anciens, la première église a été construite à l'emplacement de la grande statue d'Ajafa.

Enfin, le nom « Ajafa » n'est pas associé au nom du ciel ou du firmament, comme chez certains peuples africains. Cependant sa résidence est au ciel. Cela n'empêche pas qu'Ajafa soit partout. D'ailleurs, pour un Ogo, Ajafa domine le monde comme le firmament s'étend partout au-dessus de la terre. Tout ce qui se fait sous les cieux se

fait sous les regards d'Ajafa. Ce qu'il faut retenir c'est que les Bogo croient au Dieu Suprême, mais ils l'ont adoré comme ils l'entendaient, jusqu'à l'arrivée des premiers missionnaires chrétiens. Nous avons une expérience similaire dans le livre des Actes des Apôtres 17.16-31. Chez les Bogo, la croyance en un Dieu unique est donc sans ambiguïté. Toutes les autres divinités sont inférieures et entrent dans la catégorie des *botogbe*, qui comprend les ancêtres et les fétiches.

Sacrifice

En igo, l'expression *gbà ábuá* désigne un ensemble de pratiques, à savoir: offrandes de choses en tout genre aux idoles, sacrifices d'animaux, et libations aux ancêtres. Le verbe a un sens dénotatif à peu près équivalent à celui du mot grec pour sacrifier, mais sa connotation est péjorative du fait qu'elle est incompatible avec Ajafa, qui risque d'être rabaissé au rang des esprits. La traduction igo utilise alors d'autres expressions pour traduire « sacrifier », « sacrifice » ou « offrande ». L'expression précise dépend du contexte. Par exemple :

sacrifice de péché : « donner un animal pour purifier/effacer le mal »
 victime : « un animal destiné à expier le mal »
 sacrifice de propitiation : « donner [chose donnée] pour apaiser /
 demander
 la faveur de la divinité »
 offrir en sacrifice (Luc 2.24) : « donner une (des) [chose(s) donnée(s)] »

Sacrificateur ou Prêtre

Les Bogo distinguent au moins deux classes de sacrificateurs, à savoir:

Ceux qui règlent les problèmes liés aux tabous ou interdits du peuple. Ils sont consacrés dans un cimetière de morts considérés comme des gens de mauvaise vie, après la cérémonie de l'interrogation des morts.

Ceux qui offrent des sacrifices aux divinités Bogo. Ils sont choisis par leurs prédécesseurs d'un âge avancé pour être leurs disciples.

Puisque le terme igo pour « sacrificateur » a la connotation de « sacrificateur d'idoles », il n'est pas approprié pour traduire « prêtre » quand il s'agit du culte juif. Par contre, il conviendrait pour traduire les prêtres d'idoles, dans le livre des Actes des Apôtres 14.13. Quand il s'agit d'un prêtre juif, on utilise une expression signifiant « chef du culte à Dieu ».

Oindre

En igo, si l'on essayait de traduire « oindre d'huile » par l'expression *lulù bubo ùò* « enduire d'huile une personne », le lecteur penserait à l'onction du corps après un bain ou en temps d'harmattan (vent sec du désert du Sahara). Ce n'est évidemment pas le sens voulu dans un passage tel que Luc 4.18: « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. » Alors la question est de savoir, d'une part, ce que signifie cette pratique chez les Hébreux; et d'autre part, de chercher dans la culture des Bogo, si une telle pratique ou son équivalent, est connue. Enfin, il nous faut dégager les ressemblances et traduire le terme biblique par le terme approprié en igo.

Dans la Bible, l'onction était une pratique qui consistait à choisir une personne selon la volonté de Dieu, pour une mission royale ou sacerdotale. On se servait de l'huile contenue dans une corne, pour ce type d'onction.

Chez les Bogo c'est au cours de l'intronisation d'un chef traditionnel que l'on pratique l'onction de consécration. L'intronisation d'un chef bogo est l'une des pratiques les plus anciennes et les plus significatives encore en vigueur au sein du peuple. Chaque village a son chef élu au sein de la lignée royale. Les différentes lignées ou clans que compte le peuple prennent activement part aux cérémonies suivant la fonction qui leur est assignée depuis la nuit des temps.

Le jour dit « jour des morts », le futur chef est choisi au sein de la famille royale, par un conseil d'anciens du village. Le nom de l'élu est gardé secret, en attendant le jour propice pour son intronisation. La nuit du jour des morts, l'ancien d'une lignée se rend au domicile de la personne choisie. Il frappe à la porte de cette dernière à l'aide d'une canne, puis il appelle son nom, et dit: « A partir de ce jour, nous te confions le tabouret de ton grand-père. » Ensuite, vient quelqu'un d'une autre lignée. Celui-ci joue un tam-tam sacré exprimant les paroles suivantes : « Ainsi soit-il, c'est juste. »

De sa chambre, le futur chef comprend alors ce qui lui arrive. Il est aussitôt conduit dans une maison où il est gardé enfermé pendant six jours. Le matin du sixième jour, qui est le « Jour des vivants », de très bonne heure, un autre ancien de la deuxième lignée va en brousse extraire le vin de palme. Il se rend ensuite à une rivière près du premier village des Bogo. Là, il adresse une prière spéciale à l'esprit de la rivière en vue d'obtenir une « boue sacrée », qui servira à oindre le chef. Après la prière donc, une boue sort de terre, dans le lit de la rivière. Le vieux en question en recueille une partie dans un chapeau appartenant à une personne de la

même lignée que celle qui a annoncé « nous te confions le tabouret ». Le futur chef est alors nommé « époux ». Il doit subir une foule de cérémonies traditionnelles dont l'onction, avant d'obtenir le statut de « chef traditionnel ogo ».

Celui qui fait l'onction est un prophète appartenant à une troisième lignée. Pour oindre, il prend en main une canne sacrée, puis il pose la boue sacrée sur la canne. Ensuite, il « oint » le futur chef en plaçant la boue sacrée sur sa tête. Le prophète prononce alors sa prière de consécration du chef. Cette prière est tenue secrète, même l'oint ne l'entendra pas.

La traduction igo a choisi d'éviter toute confusion possible du sens du terme « oindre » dans les évangiles. Elle n'a pas utilisé l'expression « mettre de la boue sur la tête », qui évoquerait l'image de la consécration du chef ogo. Un verbe signifiant « choisir » est employé dans des contextes tels que Luc 4.18.

Le projet igo

Nous avons invité l'auteur de l'article précédent à nous parler un peu du projet igo. Voici sa réponse.

Le projet igo engage l'ensemble des Églises implantées parmi les Bogo, de même que tout le peuple Bogo. En effet, en août 1992, lors d'une rencontre solennelle, l'Église Presbytérienne du village Ogo, tous les dignitaires bogo, les responsables des Églises, les cadres du Canton des Bogo et les délégués des villages et fermes bogo ont assisté à la présentation au peuple du premier syllabaire en langue igo. Des responsables de la SIL étaient également présents. Un comité du projet igo a été mis en place sous la présidence d'honneur du chef des Bogo. Ce comité a ensuite été présenté à Dieu par les responsables des Églises. C'est ainsi qu'est né le projet igo.

Outre l'étude linguistique de l'igo, l'élaboration d'une orthographe igo appropriée et d'un programme d'alphabétisation dans les

villages, la traduction de la Bible en igo et la promotion de sa lecture sont également en cours. Les quatre évangiles sont traduits, et les évangiles de Marc et Luc publiés.

Les acteurs du projet igo, une trentaine de personnes, comprennent les groupes suivants : traducteurs, alphabétiseurs, réviseurs de la traduction, comité du projet igo et responsables d'Églises.

Les défis à relever pour le projet sont : l'élargissement du programme d'alphabétisation et de lecture des portions de la Bible en igo, la traduction du reste du Nouveau Testament, et des portions de l'Ancien Testament, la formation supérieure d'un traducteur supplémentaire, etc.

Nous vous remercions de prier en faveur du projet igo.

Napo Jérémie et Honorine Poidi

« Empereur »

Timothy Wilt

Pendant un contrôle récent de la traduction du livre des Actes des Apôtres dans une langue tchadienne, j'ai trouvé que « empereur » était traduit par « celui qui mange le territoire ». « Manger » est la métaphore courante pour « gouverner » dans cette langue et ne pose pas de problème. Le problème se trouve dans la compréhension de « territoire ». Dans cette langue, comme dans beaucoup d'autres langues africaines, le terme que je traduis par « territoire » est un terme général qui peut désigner une clôture, un village, une région ou une nation. Il n'y a pas de terme spécifique pour ces domaines politiques différents. C'est la connaissance de la géographie locale qui permet aux interlocuteurs de savoir que le terme se réfère, par exemple, à une ville dans l'expression « territoire de Ndjaména » ou à une nation dans « territoire du Tchad ».

Le traducteur voulait que le terme désigne également un « empire ». Ce serait possible si le public connaissait bien l'histoire et la géographie du Nouveau Testament. Mais une telle connaissance est rare. Une conversation avec le traducteur a indiqué que même lui n'avait qu'une notion vague du sens d'« empire ».

Lorsque Paul se défendait en Actes 25.8, il a dit :

Je n'ai commis de délit, ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre l'empereur.

La traduction en question dit :

...ni contre celui qui mange le territoire.

Le contexte immédiat pourrait suggérer au public que « le territoire » est celui des « Juifs » et du « temple ». On pourrait comprendre alors que « celui qui mange » ce « territoire » est le chef de Jérusalem. Paul dira peu après:

S'il n'y a rien de vrai dans les accusations que ces gens portent contre moi, personne n'a le droit de me livrer à eux. J'en appelle à *celui qui mange le pays*. (Act 25.11)

En appeler à « celui qui mange le pays » est normal : on va assez souvent voir le chef du village pour « couper les paroles », n'est-ce pas ? Mais, comme nous savons — et comme nos lecteurs doivent pouvoir comprendre — la situation est beaucoup plus dramatique : Paul veut aller

jusqu'au sommet des puissances terrestres pour se défendre. Comment communiquer cela ?

D'abord, il nous faut nous-mêmes avoir une idée claire du sens du terme. Nous pouvons commencer par regarder notre Larousse ou notre Petit Robert. Ce dernier dit que « empereur » est le « titre donné depuis Auguste au détenteur du pouvoir suprême dans l'Empire romain ». Et un « empire », qu'est-ce ? « L'État ou l'ensemble des États soumis à cette autorité », « cette autorité » se référant à « l'Autorité souveraine d'un chef d'État qui porte le titre d'empereur ». Un peu circulaire ! Il faut faire d'autres recherches.

Les dictionnaires bibliques sont un bon point de départ pour faire ces recherches. Il donnent des explications utiles mais il ne répondent pas toujours directement aux questions des traducteurs. Souvent il faut regarder plusieurs articles pour commencer à avoir l'aperçu nécessaire : par exemple, « César » et « Rome » aussi bien que « empire ». Par exemple, le Nouveau dictionnaire biblique publié par Emmaüs n'a pas d'article sur « empire » ou « empereur ». Il faut regarder « César », où on trouve :

Nom d'une famille patricienne de Rome ... [qui] ne devint célèbre que grâce à Caius Julius Caesar.... ses successeurs...portèrent légalement le nom de César, parce qu'ils appartenaient à sa famille. Les 7 empereurs suivants...conservèrent cette appellation.... Le nom de César était donc devenu un titre, comme celui de Pharaon en Égypte...

Le même article nous dit que le Nouveau Testament se réfère à 5 de ces empereurs ayant le nom ou le titre de « César ». Son article sur « Rome » nous donne une idée de l'étendue de l'empire au temps du Nouveau Testament :

Limites de l'empire à l'époque d'Auguste : le Rhin, le Danube, l'Euphrate, le désert d'Afrique, l'Atlantique, la mer du Nord.

Après avoir étudié de tels articles, on regardera les outils préparés spécialement pour les traducteurs de la Bible. Pour beaucoup d'équipes, le terme « empereur » sera traduit pour la première fois quand on arrive à Marc 12.14 ou au sous-titre pour cette section. Les traducteurs verront que les versions plus littérales comme la TOB, la SR ou le Semeur disent « César » tandis que le FC dit « empereur romain ». À ce sujet, ils regarderont ce que dit le Manuel du traducteur pour l'Évangile de Marc.

Avec un petit effort pour surmonter l'organisation compliquée du manuel (le premier avoir été publié par l'ABU), nous trouvons dans la section « Exégèse » que le terme « César » est « employé ici comme un

titre, <l'Empereur> ou son équivalent ». La section « Traduction » dit que le terme « doit souvent être accompagné d'une apposition explicative comme <le chef César> ou <le souverain César> ». C'est tout — et pas assez pour résoudre notre problème.

Il faut alors voir si le Manuel pour Luc ajoute quelque chose d'utile. Le renvoi en dessous du sous-titre pour le texte de Marc nous signale que le texte parallèle se trouve en Luc 20.20-26. Au v.22, nous sommes renvoyés à la discussion de « empereur » en 2.1, où nous lisons :

César est le nom que le premier empereur romain avait acquis en tant que fils adoptif de Jules César. Ce nom est devenu un titre désignant l'empereur de Rome et il faut en expliciter le sens dans la traduction, cf. FC l'empereur Auguste et par ex. « le roi des rois », « le grand chef » ou « le plus grand chef ». Le roi Hérode (cf. 1.5) était vassal de l'empereur romain et il faudra essayer de conserver la position hiérarchique de chaque personnage : empereur (2.1), roi (1.5), gouverneur (2.2). Par rapport au roi Hérode, l'empereur et le gouverneur sont caractérisés aussi par le fait qu'ils sont étrangers. On pourra transférer ici l'information de la fin du verset, par ex. « le grand chef de Rome donna l'ordre à tous ses sujets / tous les habitants de son empire »... Les habitants de l'empire romain explicite « toute-la-terre-habitée ». Le terme grec peut [se] référer à l'humanité en tant que telle ou — comme ici — à l'humanité connue et vivant dans le grand ensemble de l'empire. Autres ex. d'équivalence : « tous les gens dans toutes les régions de l'empire romain », « toutes les personnes dépendant de lui ».

Voilà une explication bien utile. Les suggestions pour traduire le terme ne résolvent pas notre problème, mais au moins on nous rappelle que « empereur » est le plus haut rang de la hiérarchie politique et nous avertit que ce terme doit être distingué de « roi » et de « gouverneur », sans parler de « chef ».

Une solution comme « le plus grand chef » laisse ouverte l'étendue du domaine de pouvoir : le plus grand chef des villages voisins ? de la Judée ? Une expression comme « le plus grand chef de Rome » ou « celui qui mange tous les territoires de Rome » risque d'être mal comprise comme faisant une distinction entre le chef suprême de Rome et celui de la Judée, par exemple. « Celui qui mange tous les territoires » ou « ... de tous les territoires du monde » serait peut-être mieux — si comprise comme une hyperbole politique : comparer l'emploi de « toute-la-terre-habitée », l'expression grecque mentionnée dans le commentaire du Manuel sur Luc 2.1, pour désigner l'empire romain. Les Romains aimaient se considérer comme les gouverneurs du monde civilisé tout entier; ceux en dehors de leur règne étaient moins qu'humains, des

barbares. On pourrait ajouter quelque chose comme « ... tous les territoires soumis à Rome » mais l'expression devient de plus en plus longue.

La longueur d'une expression descriptive adéquate, et l'alourdissement du style qui en résulte, poussent certains traducteurs à utiliser « César », comme c'est le cas des versions plus littérales, ou à emprunter un terme à une autre langue. Certains traducteurs croient que « César » sera suffisamment compris par une bonne partie du public grâce à leur formation scolaire. D'autres l'expliquent dans une note ou dans le glossaire. Le manuel, d'une manière typique pour l'époque de sa rédaction, a trop limité les options quand il a dit qu'« il faut expliciter le sens [de César] dans la traduction ». Il y a au moins cinq options :

1. **Translittérer** : p.ex. « Sezar » pour rester proche de la prononciation française (si l'emploi de l'orthographe française veut être évité), « Kaisar » pour rester proche du grec. Souvent on utilisera l'orthographe d'une langue nationale ou d'une langue de commerce apparentée : plusieurs langues bantoues, par exemple, utilisent « Kaisari » ou « Kayisari », qui provient du swahili.

2. Utiliser une **expression descriptive**. Notez que le FC utilise l'expression « empereur romain » pour la première occurrence en Marc 12.13-17, puis l'abrège en « l'empereur ». Dans les Actes, il n'utilise que « empereur », supposant peut-être que les lecteurs des Actes seront déjà familiarisés avec le terme grâce aux évangiles.

3. **Juxtaposer** une translittération et une expression descriptive pour la première occurrence du terme dans un passage comme Marc 12.13-17, puis utiliser seulement la translittération dans les occurrences suivantes du passage.

4. **Emprunter** à une langue voisine ou nationale un terme qui communique clairement l'idée d'un souverain de plusieurs pays.

5. **Utiliser plus d'une de ces options** selon le contexte. (Mais je préfère que la traduction soit la plus cohérente possible.)

Les occurrences de « *kaisar* » dans le NT

Pour ceux qui aimeraient revoir comment ils ont traité le terme dans leur traduction, nous listons ici toutes les occurrences de *Καίσαρ* *kaisar* dans le NT en indiquant comment certaines versions le traduisent.

<u>Référence</u>	<u>SR</u>	<u>TOB</u>	<u>Semeur</u>	<u>FC</u>
Matt 22.17	César	César	César	l'empereur romain
.21	César	César	César	l'empereur
Marc 12.14	César	César	César	l'empereur romain
.16	César	César	César	l'empereur
.17	César	César	César	l'empereur
Luc 2. 1	César	César	l'empereur	l'empereur
3.1	César	César	l'empereur	l'empereur
20.22	César	César	César	l'empereur romain
.24	César	César	César	l'empereur
.25	César	César	César	l'empereur
23. 2	César	César	l'empereur	l'empereur
Jean 19.12	César	César	César	l'empereur
.15	César	César	César	l'empereur
Act 17. 7	César	l'empereur	César	l'empereur
25. 8	César	l'empereur	César	l'empereur
.10	César	l'empereur	l'empereur	l'empereur
.11	César	l'empereur	l'empereur	l'empereur
.12	César	l'empereur	l'empereur	l'empereur
.21	César	César	l'empereur	l'empereur
26.32	César	l'empereur	l'empereur	l'empereur
27.24	César	l'empereur	l'empereur	l'empereur
28.19	César	l'empereur	l'empereur	l'empereur
Phil 4.22	César	César	l'empereur	l'empereur

Notez que les versions SR, Semeur et FC utilisent « empereur » pour traduire un autre terme grec *σεβαστος Sebastos* : 25.21,25 ; 27.1 (en 27.1, la Bible du Semeur utilise la forme adjectivale « impérial »). La TOB traduit ce terme par « Sa Majesté » en 25.21,25 et par « Augusta » en 27.1. Un dictionnaire grec (Arndt et Gingrich) définit *σεβαστος* par « vénérable », « digne de vénération », « auguste ».

Le texte de l'Ancien Testament

Hanni Kuhn

Hanni Kuhn est conseillère en traduction de la SIL, spécialisée dans l'Ancien Testament. Elle réside actuellement à Lomé. Elle a travaillé plusieurs années pour le projet berom au Nigeria et trois ans pour le projet lendu au Congo.

La plupart des traductions françaises de la Bible possèdent des annotations en bas de page concernant les différents textes anciens que les traducteurs ont consultés. Certaines contiennent des abréviations, d'autres sont plus explicites. Par exemple :

Aram. et syr. : *comme vos pères* ; gr. : *vous et votre roi* (1 Sam 12.15)
Litt. *Sans entraves* ; gr. *sans refus* ; Aquila, Symmaque : *sans souffrance* ;
syr. *sans fin* ; Vulg. et Jérôme : *sans souci de peur*. (Ps 73.4)
Plusieurs mss de Théodotion : *Que toute puissance bénisse le Seigneur*.
(Dan 3.61).

(TOB)

« rien » 1QIs^a, Targ. ; « malheur » TM. (És 21.8)
« on prépara...se coucha » grec et Vet. Lat. ; « il parla avec Saül sur la terrasse. Ils se levèrent... » hébr. (És 41.29)

(BJ)

D'après le Pentateuque samaritain et les versions syriaques ; manque dans le texte hébreu traditionnel. (Gen 4.8)
Selon le texte hébreu traditionnel. Le texte hébreu de Qumrân a : *de mon peuple*. (És 63.3)

(Semeur)

Levez ... rayonnez ... : d'après un certain nombre de manuscrits hébreux, soutenus par plusieurs versions anciennes ; texte traditionnel *ils ont levé... ils ont rayonné*. (Ps 34.6)

(FC)

Nous esquissons ici l'arrière-plan nécessaire pour comprendre ces annotations. Elles sont très importantes parce qu'elles sont en rapport avec la formation, la transmission et la traduction du texte de l'Ancien Testament. De plus elles expliquent « les différences [entre les versions françaises] qui trouvent leur origine dans des questions de texte » (*mentionnées dans l'article « Base et modèle », dans ce numéro*).

Arrière-plan historique et géographique

Dans le Proche-Orient Ancien, le début de l'écriture se situe au quatrième millénaire avant Jésus-Christ. En Mésopotamie, les gens gravaient sur pierre ce qu'ils voulaient écrire ou ils utilisaient des tablettes d'argile.

En Égypte, on écrivait souvent sur des murs, par exemple dans les tombeaux. On utilisait aussi du papyrus, qui était fait à partir de la moelle ou du cœur de la tige d'une plante du même nom (papyrus) qui ressemble à du roseau ou du jonc. Ce matériau était coupé en fines bandes qu'on disposait horizontalement, puis verticalement de manière croisée ; on les pressait ensuite. Cela donnait un matériel assez fort, servant de feuille, sur lequel on pouvait écrire.

En Israël, qui se trouve entre la Mésopotamie et l'Égypte, le matériau utilisé pour écrire était soit du papyrus, soit du cuir. Dans chacun des cas, on plaçait les feuilles côte à côte, on les cousait pour faire une

...plusieurs facteurs ont eu un effet destructeur sur les écrits produits en Israël : le climat, les guerres et les coutumes religieuses.

longue bande qu'on roulait ensuite. C'est ce qu'on appelle un *rouleau*.

Malheureusement, plusieurs facteurs ont eu un effet destructeur sur les écrits produits en Israël : le climat, les guerres et les coutumes religieuses.

Premièrement, le papyrus est un matériau assez durable, mais seulement lorsqu'il est gardé dans un environnement propice. Il peut survivre des milliers d'années si l'air est très sec. Mais en Israël, le climat est plus humide qu'en Égypte, et le papyrus composant les rouleaux se détériorait par le fait qu'on le touchait et, qu'on enroulait et déroulait les rouleaux. Cela veut dire que les premiers rouleaux de l'Ancien Testament devaient être copiés pour préserver le texte avant que l'écriture ne devienne illisible, mais aussi pour faire des copies afin qu'on puisse les distribuer. Plus tard, ces *manuscrits* copiés seront encore recopiés. En utilisant le terme « rouleau » nous mettons l'accent sur la forme du document tandis que le terme « manuscrit » se réfère au fait qu'il a été écrit à la main. Les abréviations utilisées sont *ms* pour le singulier et *mss* pour le pluriel.

Deuxièmement, on se disputait souvent cette région au cours de différentes guerres. Par conséquent, non seulement la population et ses habitations étaient détruites, mais aussi beaucoup d'objets fabriqués par les hommes, tels que les rouleaux des Écritures.

La troisième raison pour laquelle de nombreux rouleaux bibliques furent détruits est en rapport avec une coutume religieuse. Dans la période qui suit l'exil babylonien, les scribes juifs ont commencé à manifester leur respect pour Dieu en tenant pour sacré tout rouleau ou manuscrit qui contenait le nom sacré de Dieu (transcrit « Yahvé » dans certaines versions françaises). Une fois qu'un rouleau contenant le nom sacré de Dieu était usé et qu'il n'était plus utilisable, il ne pouvait pas être jeté, car cela aurait profané le nom de Dieu. De tels manuscrits étaient gardés, et plus tard on les enterrait au cours d'une cérémonie religieuse. Plus tard, on gardait les anciens manuscrits dans une chambre spéciale attachée à la synagogue où ils s'accumulaient avant qu'on ne les enterre. Une telle chambre était appelée *genizah*, un mot contenant la racine araméenne signifiant « cacher ».

Nous devons nous rendre compte que toute cette période, pendant laquelle sont nés les 39 livres que nous appelons Ancien Testament, a duré environ 1000 ans. Nous ne savons pas exactement quand cette

...les erreurs faites par les copistes se propageaient de plus en plus parce qu'il n'y avait plus de texte original auquel on pouvait se référer....

période a commencé et quand elle s'est terminée, mais elle se situe approximativement entre 1200 et 200 avant Jésus-Christ. Pendant cette période, on faisait des copies afin de préserver le texte et de le diffuser. Mais lorsqu'on détruisait les anciennes copies en les enterrant (ou d'une autre manière), les erreurs faites par les copistes se propageaient de plus en

plus parce qu'il n'y avait plus de texte original auquel on pouvait se référer.

Plus tard, au moyen âge, entre 500 et 1500 après Jésus-Christ, lorsque le papyrus n'était plus utilisé si souvent, on écrivait les textes sur du cuir ou du parchemin et on en formait des rouleaux. Le cuir avait déjà été utilisé auparavant. Le parchemin était similaire, c'était de la peau de chèvre préparée d'une manière spéciale. Ces copies de manuscrits en cuir ou en parchemin étaient plus durables, et déjà à cette époque, bon nombre de ces manuscrits étaient produits sous forme de livres.

En même temps que se poursuivait le processus de production des copies, deux autres développements avaient lieu. L'un était l'établissement du Canon, c'est-à-dire le choix des livres qui devaient faire partie des Écritures hébraïques. La plupart des spécialistes pensent que ce processus de l'établissement du Canon était terminé à peu près à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne.

Le deuxième développement concerne la forme du texte. Plusieurs raisons ont conduit les rabbins à décider quelle forme du texte devrait être retenue. Voici ces raisons : les copistes, étant faillibles comme tous les êtres humains, introduisaient des fautes dans les manuscrits ; de plus,

...les rabbins ont senti le besoin de standardiser la forme du texte de l'Ancien Testament.

certaines copies étaient produites ailleurs qu'à Jérusalem où vivaient de grands groupes de Juifs, par exemple à Alexandrie en Égypte, et à Babylone. Une fois que des

fautes étaient introduites dans les manuscrits, elles étaient reproduites dans les copies suivantes et à divers endroits. C'est pourquoi les rabbins ont senti le besoin de standardiser la forme du texte de l'Ancien Testament. Pour ce faire, ils ont sélectionné une forme de texte comme définitive et officielle.

Ce texte officiel était composé seulement de consonnes, par exemple « Abraham » était écrit אַבְרָהָם ('brhm). Cela était acceptable tant que les gens connaissaient l'hébreu et par conséquent savaient prononcer les mots correctement. Mais une fois que les Juifs étaient dispersés dans d'autres pays et qu'ils arrêtaient d'utiliser l'hébreu dans leur vie de tous les jours, mis à part les spécialistes, le peuple ordinaire ne savait plus lire ces mots sous forme de consonnes, sans les voyelles. Ainsi, les copistes, qui étaient aussi des érudits, ont vu la nécessité d'inclure les voyelles afin de permettre aux lecteurs une prononciation correcte du texte. Pendant cette période, ils ont fait des expériences et ont développé un système de points et de traits afin de représenter les voyelles pour permettre même aux personnes qui ne connaissaient pas l'hébreu de prononcer les mots : אַבְרָהָם ('brhm) est devenu אַבְרָהָם ('abraham). Ce processus fut terminé au 9^e siècle et à partir de cette date, on a inclus les voyelles dans les Écritures hébraïques. Ce système, appelé le système de Tibériade (d'après la ville près du lac Galilée où habitaient les rabbins célèbres qui élaborèrent ce système), est toujours utilisé aujourd'hui.

Ces copistes érudits faisaient toutes sortes d'observations au sujet des caractéristiques grammaticales et des statistiques du texte (nombres de lettres, nombre de certaines expressions, etc. servant à prévenir toute addition ou omission), observations qu'ils écrivaient dans les quatre marges de la page. Ces notes étaient appelées *Massore*, ce qui veut dire : « ce qui a été transmis ». On appelait les érudits *Massorètes*, « ceux qui transmettent la tradition du texte qu'ils ont reçue des générations précédentes ». C'est pourquoi le texte biblique produit à partir de cette époque est appelé *texte massorétique* (l'abréviation : *TM*). On trouve

aussi le terme *texte hébreu traditionnel* (TOB: *texte hébr.*; BJ : *hébr.*) dans les annotations.

L'invention de la presse à imprimer

Au 15^e siècle après J.-C., en 1434, Johannes Gutenberg a inventé, en Allemagne, la presse à imprimer, ce qui a marqué le début d'une nouvelle ère dans la reproduction des textes bibliques. Bien vite des versions imprimées de la Bible hébraïque ont fait leur apparition. Une de ces versions qui est d'une importance particulière est la *Seconde Bible rabbinique*, publiée en 1524/25 à Venise, en Italie. Cette Bible, le texte entier de l'Ancien Testament en hébreu, est devenue le texte standard pour les Juifs et les Chrétiens, et il en fut ainsi pendant quatre siècles.

Ce texte avait été établi par Jacob Ben Chayyim à partir d'un certain nombre de manuscrits datant de la période entre le milieu et la fin du moyen âge (à peu près du 11^e au 14^e siècle). Il n'avait pas à sa disposition un texte entier, mais il travaillait à partir de nombreux fragments de textes différents. Petit à petit, il a édité et préparé le texte entier en se servant de ces divers fragments. Ainsi, son texte n'était pas basé sur une version complète de la Bible, mais plutôt sur des extraits datant de périodes différentes. Il est important de se rappeler ce fait et de se rendre compte que c'était cette version hétérogène qui a été utilisée comme base par tous les traducteurs (y compris Segond) jusqu'à la première moitié du 20^e siècle.

Retenons donc que les textes bibliques originaux (ou les autographes) ont été écrits au premier millénaire avant J.-C. environ, mais que les textes disponibles pour la traduction de la Bible étaient des manuscrits copiés aux 12^e, 13^e et 14^e siècles après J.-C. Ainsi, il existe un très long intervalle de temps — environ 2000 ans — entre le texte disponible pour les traducteurs et les autographes.

D'autres aides utiles

Mais il y avait d'autres aides pour les spécialistes qui ont étudié l'Ancien Testament avant le 20^e siècle. Premièrement, il existe un texte dérivant du texte hébraïque, le *Pentateuque Samaritain* (l'abréviation : *sam.* ou *samar.*). Les Samaritains se sont séparés des Juifs à un moment donné après l'exil babylonien. Ils ont pris avec eux les Écritures qu'ils possédaient à ce moment-là, à savoir les cinq premiers livres de la Bible qu'on appelle aussi le Pentateuque. Après cette séparation des Samaritains, ce texte eut une existence indépendante. Dans l'histoire de la rencontre de Jésus avec la femme samaritaine (Jean 4), le Nouveau

Testament nous révèle le peu de contacts qu'il y avait entre les Juifs et les Samaritains. Ce texte a été également copié. La copie la plus ancienne qui existe toujours date du 11^e siècle après J.-C. Elle est écrite dans un alphabet hébreu archaïque, et jusqu'à ce jour elle est toujours utilisée par la petite communauté samaritaine en Israël lors de leur fête de la Pâque.

Le texte du Pentateuque samaritain contient naturellement aussi des erreurs introduites par les copistes au cours des siècles. De plus, certains changements ont été faits intentionnellement. Entre autres, ils servent à justifier la croyance que c'est le Mont Garizim qui a été choisi par Dieu comme endroit pour le temple, et non pas Jérusalem. C'est ce dont on doit tenir compte en utilisant le Pentateuque samaritain pour des comparaisons relatives aux problèmes de texte.

Les traductions grecques de l'Ancien Testament

Dans les siècles suivant l'exil babylonien, il est devenu nécessaire de traduire le texte de l'Ancien Testament pour les Juifs qui étaient allés habiter d'autres pays. Il y avait par exemple une grande communauté juive en Égypte, surtout à Alexandrie. Ils ne parlaient plus hébreu, mais la langue mondiale de l'époque, qui était le grec. Ainsi, dans la première moitié du 3^e siècle avant J.-C., on a commencé la traduction de la Torah (ce que les chrétiens appellent « le Pentateuque »). D'autres livres suivirent plus tard, et c'est de cette traduction que sont tirées de nombreuses citations de l'AT que l'on trouve dans le NT.

La traduction grecque de tout l'AT est appelée *Septante*, ce qui veut dire « 70 » (l'abréviation : *gr.* ou *grec*, ou encore les chiffres romains pour 70 : *LXX*). Selon la légende, 72 érudits ont mis 72 jours à traduire la Bible complète. Ainsi le nom aurait dû être *Septuaginta et duo* « 72 ». Mais probablement à cause de la longueur de cette expression, on l'appelle seulement la Septante.

La Septante n'est pas la seule traduction grecque faite dans les temps anciens. Au 2^e siècle après J.-C., la Septante a été acceptée par les chrétiens comme leur Bible et ils commencèrent à citer ce texte dans leurs disputes avec les Juifs. Cela lui a fait perdre la faveur des Juifs. Ils voulaient une nouvelle traduction qui rendait plus « exactement » les mots de l'hébreu. Ainsi, environ 150 après J.-C. un certain *Aquila* a fait une traduction qui était extrêmement littérale et par conséquent extrêmement difficile à lire et à comprendre parce qu'il suivait les mots de l'hébreu de trop près.

Dans la deuxième moitié du 2^e siècle, deux autres traductions ont vu le jour, les deux étant plus idiomatiques que celle d'Aquila, l'une par

Symmaque, et l'autre par *Théodotion*. Mais leurs traductions ont été perdues mis à part quelques fragments qui survécurent.

Ainsi, nous avons trois versions grecques à part la Septante, à savoir celles d'*Aquila* (*Aq.*), de *Symmaque* (*Sym.*) et de *Théodotion* (*Théod.*).

Traductions en araméen

La langue grecque n'était pas la première à être utilisée pour traduire l'AT, mais la traduction en grec fut la première à être écrite. Lorsque les Juifs sont revenus de l'exil babylonien au 5^e siècle avant J.-C., beaucoup d'entre eux, surtout les plus jeunes, ne connaissaient probablement plus l'hébreu comme il faut, particulièrement l'hébreu littéraire. A cette époque-là, l'araméen était devenu la *lingua franca* (langue de communication) de cette région orientale de l'Ancien Proche-Orient.

Ainsi, dans les synagogues, lorsque les Écritures hébraïques étaient lues, on les traduisait oralement en araméen. Selon la tradition juive l'incident rapporté dans Néhémie 8.8 se réfère au début de la pratique de cette coutume.

En araméen, un tel traducteur était appelé *meturgeman*, et sa traduction s'appelait *Targum*. Pendant plusieurs siècles, ces interprétations furent seulement orales, probablement pour ne pas donner à la traduction la même autorité qu'à l'original hébreu. Mais au plus tard à partir du 1^{er} siècle de notre ère, on commença à mettre par écrit ces interprétations. A partir du 5^e siècle, il existait des Targums pour tous les livres de l'AT sauf Daniel, Esdras, et Néhémie.

A cause de la tendance marquée vers l'exégèse populaire et vers des expansions du texte original dans les Targums, on n'accorde à ces derniers, en tant que témoins pour le texte hébraïque, qu'une valeur réduite. Les spécialistes font une différence entre les divers Targums, mais pour nos besoins il suffit de connaître le sens de ce terme. On trouve les abréviations *Targ.* et *aram.* dans les annotations.

Les Targums n'étaient pas les seules versions araméennes. L'araméen possédait plus d'un dialecte. Les Targums étaient écrits en araméen occidental, mais il existait un autre dialecte, le *syriaque* (*syr.*), qui utilisait aussi une écriture différente. C'était l'araméen parlé dans le nord de la Mésopotamie. Plusieurs traductions ont été faites en syriaque à partir du 1^{er} siècle après J.-C. La plus importante parmi elles est appelée *Peshitta* (c'est-à-dire version « simple » ou « commune »).

Les traductions latines

La plupart des premiers chrétiens parlaient grec, mais alors que l'Église s'étendait vers l'ouest dans l'empire romain, le latin (langue des Romains) devenait de plus en plus important comme langue ecclésiastique. On a de nouveau produit diverses traductions, les premières étant connues sous le nom de *Vetus Latina* (*vet. lat.*) « ancien latin ». Comme elles n'ont pas été faites à partir de l'hébreu, mais à partir de la Septante, ces traductions sont rarement citées dans les annotations.

Ensuite, vers la fin du 4^e siècle, le Pape Damas I^{er} a chargé *Jérôme*, un moine érudit qui avait étudié l'hébreu, de produire une traduction latine officielle. Jérôme accepta cette tâche, conscient du fait qu'elle serait difficile. Dans sa lettre au pape il dit : « Ce labeur est un labeur d'amour, mais aussi à la fois périlleux et ambitieux car, en jugeant les autres je dois accepter d'être jugé par tous. » Et en fait, l'œuvre de Jérôme n'a pas été appréciée par tout le monde. Il a même été accusé d'être un falsificateur ! Même St. Augustin s'inquiétait beaucoup du fait que Jérôme avait abandonné la Septante (en langue grecque) que lui-même considérait comme divinement inspirée et pensait que ce dernier avait utilisé, à tort, le texte hébreu à sa place. En effet, à part Jérôme, personne dans l'Église d'Occident ne comprenait l'hébreu. C'est cette traduction qui, plus tard, sera connue sous le nom de *Vulgate* (*Vulg.* ou *Vg.*), du latin *vulgus* « commun ».

Voici donc les témoins du texte de l'AT qui étaient disponibles aux spécialistes jusqu'à la fin du siècle dernier : le texte massorétique basé sur des manuscrits de la fin du moyen âge, des copies du Pentateuque samaritain, et les traductions en grec, araméen, syriaque et latin. Ces traductions anciennes sont également appelées « versions ».

Découvertes de manuscrits plus anciens

Au début de ce siècle, les spécialistes ont eu de plus en plus accès à des manuscrits plus anciens qu'on venait de découvrir et qui avaient été copiés de façon plus soignée. Ils comprirent clairement que le texte édité par Ben Chayyim contenait beaucoup de faiblesses, dues à sa nature éclectique, puisqu'il était basé sur une variété de portions de manuscrits qu'on avait seulement copiés vers la fin du moyen âge.

Un des manuscrits les plus anciens, découvert au siècle dernier, est connu sous le nom de *Codex d'Alep*. Le mot *codex* s'applique aux manuscrits qui étaient produits sous forme de livre plutôt que de rouleau. Ce codex a été copié autour de la fin du 9^e siècle. Aaron ben Asher, de la famille célèbre de massorètes à Tibériade, avait corrigé ce codex et y

avait écrit les voyelles et la massore. Plus tard ce codex avait servi de modèle, et pour cette raison c'était un document très précieux. Pour finir, on l'a gardé dans la synagogue d'Alep en Syrie jusqu'au début de ce siècle et il a été conservé avec beaucoup de soins. Malheureusement, en 1947-48, il y eut des attaques anti-juives à Alep, et il fut abîmé par le feu : à peu près un quart du codex, y compris pratiquement tout le Pentateuque, a été détruit. Le reste est une copie de très bonne qualité. Ce manuscrit est actuellement à Jérusalem, où l'Université hébraïque est en train d'élaborer une édition critique de ce qui reste de ce codex. Une édition critique est une édition imprimée d'un ancien texte à laquelle est ajouté un apparat critique, c'est-à-dire des notes concernant des variantes de texte qu'on trouve dans les autres témoins.

De plus, au siècle dernier, les spécialistes de l'AT eurent accès à un manuscrit qui était complet mais plus jeune d'une centaine d'années que le codex d'Alep. Il date de l'an 1008-1009. Il fut copié par un seul scribe à partir de manuscrits qui ont été corrigés par Aaron ben Asher. Il s'agit d'une copie de toutes les Écritures hébraïques. Ce codex a été gardé dans la bibliothèque impériale de St. Pétersbourg en Russie, ville renommée Léninegrad après la victoire des Communistes en 1917. C'est pourquoi ce codex est connu sous le nom de *Codex de Léninegrad*.

Une nouvelle édition de la *Biblia Hebraica* était prévue pour 1937. La *Biblia Hebraica* est une édition imprimée du texte massorétique avec un apparat critique. Jusqu'à cette date c'était le texte que Ben Chayyim avait compilé au 16^e siècle. Comme les éditeurs n'arrivèrent pas à avoir accès au codex d'Alep, ils décidèrent d'imprimer le codex de Léninegrad. Ainsi, la base des traductions récentes s'est approchée de quelques siècles de la date des autographes.

Comme on l'a déjà dit, les vieux manuscrits étaient gardés dans une *genizah*. A la fin du siècle dernier, la fameuse *Genizah du Caire* a été trouvée. Cette *genizah* d'une grande synagogue avait été emmurée et oubliée au Caire. Après de nombreux siècles, elle a été redécouverte, et on y a trouvé plus de 200 000 manuscrits et fragments de manuscrits de tous genres, y compris beaucoup de manuscrits bibliques. Le plus ancien parmi eux était celui qu'on appelle aujourd'hui *Codex du Caire des prophètes*. Il date de 896 après J.-C.

Mais quand on compare cette date avec l'âge des textes originaux, on reconnaît que ces manuscrits sont néanmoins toujours très jeunes. On peut donc facilement comprendre l'impact qu'a produit une découverte faite dans la première partie de ce siècle en Égypte : un fragment de papyrus avec un texte hébreu. On a daté ce fragment du 2^e siècle avant J.-

C. Ce petit fragment, qui est légèrement endommagé, contient un texte liturgique. Ce sont les Dix Commandements, sous une forme qui contient des éléments et d'Exode et du Deutéronome, ainsi que le passage de Deut 6.4ss. commençant par « Écoute, Israël! L'Éternel est notre Dieu, l'Éternel seul. » Il fut enfin possible de comparer quelques versets bibliques des manuscrits du moyen âge avec ceux d'un manuscrit qui avait été écrit environ 1200 ans plus tôt, et la correspondance entre ces deux textes est remarquable. On appelle ce manuscrit *Papyrus Nash*, d'après W. L. Nash qui l'avait acheté en Égypte. Ce manuscrit est actuellement à la Bibliothèque Universitaire de Cambridge, en Angleterre.

La joie fut encore plus grande lorsqu'en 1947 on fit les premières découvertes de manuscrits dans des caves à Qumrân, près de la mer Morte. D'autres découvertes furent faites ailleurs dans les montagnes le long de la mer Morte. C'est pourquoi ces rouleaux sont parfois appelés *Rouleaux de Qumrân*, alors que d'autres chercheurs les appellent *Rouleaux de la Mer Morte*.

Juste avant l'attaque finale des Romains contre Jérusalem en 70 après J.-C., ces rouleaux avaient été placés dans des pots d'argile et cachés dans des caves. De ce fait et du fait que le climat dans le désert est extrêmement sec, la préservation de ces manuscrits fut remarquable. Le plus célèbre de ces rouleaux est celui qui contient le livre d'Ésaïe. C'est un rouleau en cuir et, à part quelques petites lacunes, il est complet. Son nom technique est *IQIs^a*, qui se déchiffre comme suit : le premier rouleau du livre d'Ésaïe de la cave No. 1 à Qumrân. Il existe encore un deuxième rouleau avec le texte du même livre, mais celui-ci est incomplet et dans un état de préservation plutôt mauvais. On a trouvé des fragments de tous les autres livres de l'AT sauf du livre d'Esther.

On pense que ces rouleaux et fragments de manuscrits qu'on a trouvés à Qumrân ont été copiés entre le 2^e siècle avant et 70 après J.-C. Cela veut dire que, d'un jour à l'autre, on avait, au moins pour le livre d'Ésaïe, un manuscrit d'environ 1200 ans plus ancien que le texte massorétique du codex de Léningrad. Cela réduit énormément l'espace entre les manuscrits auxquels on avait accès et les textes originaux.

Peut-être vous demandez-vous quel est le résultat de la comparaison entre le texte massorétique et les rouleaux du livre d'Ésaïe. Eh bien, elle montre principalement deux choses : la première, c'est qu'effectivement, il existait différents types de textes avant que les rabbins ne se mettent à choisir le texte officiel qu'on appellera plus tard le texte massorétique. On peut dire cela parce que le premier rouleau, ou rouleau « a » , contient

de nombreuses variations par rapport au texte massorétique. Ces différences ont été examinées et étudiées par des spécialistes de « critique textuelle ». La deuxième chose qu'a montrée cette comparaison, c'est que le rouleau « b » en général est très similaire au texte massorétique. Cela rend témoignage du soin et du dévouement que les anciens copistes ont apportés à leur travail.

Le miracle donc, pour lequel nous louons Dieu, est le fait que le texte biblique a été si bien préservé et fidèlement transmis pendant deux à trois millénaires, malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées.

Bibliographie

Barthélemy, Dominique. 1992. Critique Textuelle de l'Ancien Testament. Tome 3. Fribourg : Éditions Universitaires.

Soderlund, Sven K. 1988. Text and MSS of the OT. The International Standard Bible Encyclopedia 4, 798-814. Grand Rapids : Eerdmans.

Würthwein, Ernst. 1973. Der Text des Alten Testaments. Stuttgart : Deutsche Bibelgesellschaft.



Traduire « la neige » en gbaya

Philip Noss

Philip Noss est le Coordinateur des traductions en Afrique de l'Alliance biblique universelle. Il a travaillé comme traducteur, professeur, et conseiller dans plusieurs pays africains, y compris le Cameroun où il a appris la langue gbaya dans son enfance, ses parents étant missionnaires dans la région gbaya.¹

La neige est une caractéristique météorologique de la géographie de la Palestine. On l'associe à l'hiver et aux sommets des montagnes où

...la neige était connue des premiers lecteurs de la Bible. Mais la neige n'est pas une caractéristique du monde que les Gbaya habitent.

les conditions climatiques produisent et préservent la neige. De ce fait, la neige était connue des premiers lecteurs de la Bible. Mais la neige n'est pas une caractéristique du monde que les Gbaya habitent. Ils peuplent la région tropicale de savane et de galerie forestière de ce qui est aujourd'hui le centre-Est du Cameroun et l'Ouest de la République Centrafricaine. Il n'y a ni montagnes, ni

hivers. Il n'y a pas de températures négatives, bien qu'il y ait parfois de la grêle au cours de la saison des pluies.

Dans le Nouveau Testament, le mot « neige » est utilisé, une fois pour décrire la blancheur éblouissante du vêtement d'un ange (Matt 28.3), et une fois pour décrire les cheveux de celui qui parla à Jean dans sa vision (Apoc 1.14). La neige étant inconnue aux Gbaya, et la grêle, son équivalent météorologique le plus proche, n'étant pas réputée pour sa blancheur, les traducteurs du premier Nouveau Testament gbaya la remplacèrent par le coton dans ces deux versets.

Cela était acceptable sur le plan de la fidélité au message et de la forme : la qualité du blanc était rendue, et la forme comparative est répandue dans l'expression gbaya. De plus, l'image du coton n'était pas anachronique dans le contexte biblique puisque le coton était connu dans les temps anciens (Est 1.6).

Cependant, les traducteurs ont omis de percevoir la discordance produite par la comparaison entre les cheveux d'une personne et le coton. Dans le contexte gbaya, le coton donnerait l'image négative d'une

¹ Cet article traduit des extraits de *Dynamic and functional equivalence in the Gbaya Bible, Notes on Translation 11.3 : 9-24.*

personne peu soignée avec les cheveux ébouriffés ou de quelqu'un de négligé et endeuillé. L'utilisation du coton dans Matthieu 28.3 était acceptable, mais ne l'était pas dans Apocalypse 1.14 — cela transmettait un message inexact.

Dans la deuxième édition du Nouveau Testament, l'équipe de traduction a gardé le coton comme alternative à la neige pour la description du vêtement de l'ange, mais dans le cas des cheveux blancs de celui qui parle dans l'Apocalypse, ils remplacèrent la comparaison par un idéophone, *ndáká-ndáká*, qui dépeint la blancheur absolue. Ainsi, ils parvenaient à rendre une forme et une expression naturelles. On pourrait également soutenir qu'aucune des deux références à la neige n'étant directement associée à la situation géographique ou à l'environnement climatique, l'omission de la neige dans la traduction n'est ni incorrecte ni trompeuse en ce qui concerne le contexte historique des versets.

Lorsque l'équipe de traduction travaillait sur les Psaumes, ils rencontrèrent « neige » quatre fois. En parcourant les autres livres de l'Ancien Testament, ils trouvèrent « neige » dans divers contextes. On faisait référence à la neige en tant qu'élément de la nature, comme dans « un jour de neige » (2 Sam 23.20 ; 1 Chron 11.22). On faisait référence deux fois à la neige qui tombe (Job 37.6 ; Ps 68.14). Jérémie évoque la neige qui ne quitte pas les rochers du Liban (18.14). Job parle de la neige qui fond (6.16, comp. 9.30), et des « eaux de la neige » (24.19).

En plus des utilisations du mot « neige » dans son sens premier, certains auteurs bibliques l'ont également employé en faisant référence à des associations : le froid, que l'on associe à la neige (Prov 31.21), sa qualité rafraîchissante (Prov 25.13), la neige qui arrose et qui fait germer les plantes qui produisent de la nourriture (És 55.10). La blancheur de la neige est utilisée pour parler de la lèpre (Ex 4.6 ; Nomb 12.10 ; 2 Rois 5.27) et le vêtement de l'Ancien des jours était « blanc comme la neige » (Dan 7.9).

Il n'y a pas toujours une distinction nette entre les caractéristiques physiques que l'on associe à un objet et les applications métaphoriques de ces caractéristiques. Lamentations 4.7 dit que les « consacrés étaient plus purs que la neige ». Cela peut se rapporter à la caractéristique physique de « leur peau sans défaut », ou bien à leur qualité morale pure (*A Handbook of Lamentations*, p. 115). Dans d'autres contextes, psalmiste et prophète utilisent tous deux l'image de la neige pour parler de propreté et de pureté (Ps 51.7 ; És 1.18).

Les auteurs bibliques utilisent aussi la neige avec un effet rhétorique. Dans le livre de Job, Élihou raconte comment Dieu ordonne à la neige de

« tomber sur la terre » (Job 37.6), et défie Job : « Es-tu parvenu jusqu'aux réserves de neige ? » (Job 38.22). Dans les Proverbes, la neige et l'été sont juxtaposés pour montrer de manière spectaculaire combien il est inadéquat d'accorder la gloire à un insensé (Prov 26.1).

Les traducteurs gbaya réalisèrent de ce fait que le remplacement des deux exemples de « neige » dans le Nouveau Testament par un autre objet ou une autre forme ne fournirait pas en même temps une équivalence appropriée pour les exemples variés de l'Ancien Testament. Il leur fallait adopter d'autres stratégies selon les contextes et les sens différents.

Tout d'abord, pour les références à la neige physique, les traducteurs ont adopté le mot gbaya *boro* « grêle », en intégrant ainsi la neige à son champ sémantique. De ce fait, la neige sur les rochers du Liban était « la grande *boro* », et la neige fondante, « l'eau *boro* ». On utilisa d'autres termes climatiques, lorsque l'on jugea que cela était nécessaire et approprié; par exemple « feu et grêle, neige et brouillard » (Ps 148.8) fut traduit « feu et grêle, forte pluie et tempête » (voir *Handbook on the book of Psalms*, 1178,1182).

Dans Exode 4.6, Nombres 12.10 et 2 Rois 5.27, qui parlent d' « une lèpre comme la neige », les traducteurs ont utilisé l'expression « peau pâle », modifiée par l'idéophone *kpúng-kpúng*, qui accentue les connotations négatives de la maladie. Dans Lamentations 4.7 et Daniel 7.9, on remplaça la référence à la neige par l'idéophone *ndáká-ndáká* avec ses connotations positives.

Pour l'effet rhétorique, on utilisa des équivalents fonctionnels. Pour exprimer l'improbabilité de « neige en été » (Prov 26.1), on utilisa « forte pluie pendant la saison sèche ». Les métaphores parallèles des « réserves de neige » et « réserves de grêle » furent remplacées par « l'endroit où se trouvent les grêles ». Cette image gbaya est dramatique car l'utilisation peu courante du pluriel « grêles » est analogue à la personnification de la pluie dans les contes folkloriques.

**...les traducteurs
résolurent un
problème difficile.
Mais
communiquaient-ils
vraiment fidèlement
le message ?**

Dans certains textes, les traducteurs ajoutèrent des notes en bas de page pour préciser que le texte d'origine faisait spécifiquement référence à la neige (en utilisant le mot français « neige »).

Ainsi, à l'aide de ces diverses stratégies de traduction dans des contextes variés, les traducteurs résolurent un problème difficile. Mais

communiquaient-ils vraiment fidèlement le message ? Les auteurs bibliques se référaient à un élément qui faisait partie de leur expérience aussi bien que de celle de leurs auditeurs. En généralisant ou en étendant le champ sémantique de *boro* pour parler à la fois de neige, de gel et de grêle, les traducteurs décrivaient un monde différent de celui que les Israélites connaissaient. Les distinctions véhiculées par plusieurs mots hébreux n'apparaissaient pas clairement dans le texte gbaya. Cela reste vrai même si l'on sait que les traducteurs gbaya ont donné des sens différents à la grêle suivant les contextes. Bien que la neige et la grêle partagent certaines caractéristiques, elles diffèrent à plusieurs égards. La « neige du Liban » (Jér 18.14) a sûrement transmis aux Juifs une image bien différente de ce que la « grande grêle du Liban » suggère aux Gbaya.

Les traducteurs changèrent également les images de la Bible. En tant que métonymie, la neige représente dans la Bible le froid et l'humidité, et aussi, à certains endroits, une couleur, par exemple la blancheur de la lèpre, la blancheur de vêtements propres, et la blancheur des cheveux de la vieillesse. La grêle pourrait représenter la blancheur de la lèpre pour les Gbaya, mais elle ne peut pas décrire la blancheur d'un vêtement ou de cheveux. On doit utiliser une alternative comme le coton ou un équivalent fonctionnel comme les idéophones qui dépeignent la blancheur. Mais le remplacement de la neige par le coton fut problématique. Le coton était inconnu des Gbaya dans l'Antiquité. Même aujourd'hui, seuls ceux qui ont voyagé en dehors de leur région natale ont vu des champs de coton. La blancheur des plumes de l'aigrette ou des fibres de kapok du fromager aurait été plus naturelle que le coton, mais ni l'un ni l'autre n'était connu dans le monde biblique.

De plus, les traducteurs changèrent le monde symbolique de la Bible. La neige représente dans la Bible la propreté et par extension la pureté, alors que la grêle est une arme de Dieu qui symbolise la souffrance et le jugement. Ainsi, la portée symbolique de la neige est totalement perdue. Les traducteurs n'ont respecté ni le symbolisme religieux du texte biblique, ni la vision du monde des Israélites et des Juifs, du fait que les multiples possibilités d'utilisation de la neige dans la Bible n'apparaissent pas dans la traduction gbaya. Il est particulièrement regrettable que la signification théologique de la neige comme symbole de pureté dans le discours prophétique soit perdue pour les Gbaya.

A la lumière de ces différents problèmes, on envisage d'utiliser le mot « neige », peut-être orthographié à la manière gbaya, beaucoup plus fréquemment dans une révision ultérieure de la Bible. Dans le passé, cette solution aurait été rejetée, parce que « la neige n'est pas connue chez nous ». Cependant, au cours des cinquante dernières années, les

écoliers gbaya ont appris le français et les notions associées aux cultures et à la géographie du Nord. On entend parler de la neige par la radio, qui apporte les nouvelles, l'information et la musique du monde entier aux villages les plus isolés. De plus en plus on trouve la télévision et des clubs vidéo sur le territoire gbaya. Les soldats gbaya de la deuxième guerre mondiale, et plus récemment des étudiants et des ecclésiastiques ont voyagé dans les régions du Nord et sont revenus parler de la neige. En bref, « la neige est de plus en plus connue chez nous ».

Cependant, il reste un important problème. La plupart des lecteurs à qui l'on s'adresse n'auront jamais une compréhension réelle ou profonde de la neige car elle n'existe pas dans leur monde physique. Une image qu'ils verront brièvement à la télévision ou dans un livre ne saurait être comparable à ce que les personnes aux temps bibliques pouvaient voir de leurs propres yeux et pour longtemps. Ce que le public gbaya en apprend en classe de géographie ne le sensibilisera que peu à la neige comme symbole, par exemple, de pureté.

Il n'y a aucune solution parfaite, comme pour beaucoup de problèmes de ce genre. Les traducteurs s'efforcent de trouver la meilleure, en essayant de garder l'équilibre qui convient entre rester fidèle au texte de départ et l'exprimer clairement pour les lecteurs à qui il s'adresse, et entre la clarté dans un verset en particulier et le respect du contexte plus général.

Un cauchemar

« ...lorsque nous sommes arrivés à Apocalypse 9.7-11, le traducteur avoua qu'il avait eu des cauchemars dans lesquels il devait expliquer à son conseiller en traduction à quoi ressemblaient exactement ces sauterelles apocalyptiques... »

Des couleurs

Au cours d'un atelier de traduction, il y eut une grande discussion au sujet de Genèse 1.27 où il est écrit : « Dieu créa l'homme à son image ». On évoqua la question suivante, ainsi que sa réponse :

Question : « Si nous sommes une copie conforme de Dieu, comment se fait-il que nous soyons tous de couleurs différentes ? » (rires)

Réponse : « Quelle est la couleur d'un arc-en-ciel ? »

(Tirés de The Bible Translator)

Base et modèle : une méthode de traduction

Jan Sterk

Jan Sterk est conseiller en traduction de l'ABU, travaillant au Rwanda, au Kenya et au Soudan. Il a également travaillé au Nigeria et au Congo.

Il y a plusieurs années, Harold Fedherau a écrit un article dans lequel il proposait une méthode de traduction, utile surtout pour les traducteurs qui ne connaissent pas les langues de la Bible: le grec et l'hébreu. Ces traducteurs sont obligés de se fier entièrement à des traductions en langues modernes. L'essence de la méthode Base/Modèle réside dans le fait de comparer différentes traductions en langues modernes, et d'exploiter cette comparaison en vue d'obtenir une traduction qui est fidèle, claire et naturelle. Même pour ceux qui connaissent le grec et l'hébreu, la méthode Base/Modèle est utile, parce qu'elle facilite la compréhension du texte, et elle donne des renseignements valables sur les différentes façons possibles de le traduire. Le but principal de cette méthode est de permettre au traducteur de bien comprendre le texte original : on ne peut traduire ce qu'on ne comprend pas !

La méthode

La méthode Base/Modèle se fonde sur le principe qu'une comparaison entre une version à équivalence formelle et une version à équivalence fonctionnelle aide les traducteurs à faire une traduction valable du texte source, même si cette traduction est, pour ainsi dire, indirecte.

**...une comparaison
entre une version à
équivalence formelle
et une version à
équivalence
fonctionnelle...**

Avant d'énumérer les pas à suivre dans cette méthode, nous précisons un peu les notions « d'équivalence formelle » et « d'équivalence fonctionnelle ».

Dans une traduction à *équivalence formelle* (ou « littérale »), la fidélité à la forme de la langue source prime sur la clarté d'expression dans la langue réceptrice. La traduction veut avant tout refléter la concordance du vocabulaire et les structures du grec et de l'hébreu, plutôt que garantir que le sens courant du texte original soit communiqué dans la langue réceptrice. Comme nous le verrons, une telle traduction est très utile aux traducteurs. Une version à équivalence formelle sera **la base** pour les traducteurs. Pour raisons de copyright, de prix et de disponibilité, on conseille généralement aux équipes de l'ABU d'utiliser comme version de

base la Nouvelle Version Segond Révisée (SR) ou la Traduction Oecuménique de la Bible.

Une traduction à *équivalence fonctionnelle* quant à elle prend la forme de la langue source seulement comme point de départ. Le traducteur étudie cette forme pour en déterminer le sens; ensuite il exprimera ce sens dans la forme de la langue réceptrice. Son but n'est pas de préserver les formes originelles; c'est plutôt d'utiliser les formes de la langue réceptrice ayant une *fonction équivalente* aux formes originelles. Il veut communiquer le sens du texte original dans une traduction facile à lire, tel un texte écrit originellement dans la langue réceptrice. Une version traduit de cette manière sera **le modèle** pour les traducteurs également aspirant à une traduction de ce genre. La Bible en Français Courant (FC) est probablement la version la plus utilisée comme **modèle**.

Par exemple, le grec de 2 Corinthiens 6.11 est traduit littéralement par la Segond Révisée, une version utilisée comme **base** dans plusieurs projets de traduction:

Notre bouche s'est ouverte pour vous.

Elle indique la forme du texte source mais, pour les locuteurs de beaucoup de langues, le sens est peu clair. Le sens est rendu clairement dans **le modèle** du Français Courant:

Nous vous avons parlé franchement.

Évidemment, dire que le Français Courant est le modèle n'est pas du tout dire qu'on traduira littéralement le Français Courant plutôt que la base!

Les quatre pas principaux

Dans la méthode Base/Modèle, il y a quatre pas principaux à suivre.

1. Dans la base, les traducteurs discernent les structures de l'original (vocabulaire, expressions, grammaire...) utilisées pour communiquer le sens voulu par l'auteur.
2. Ensuite ils se tournent vers la traduction fonctionnelle, le modèle: là ils voient comment les traducteurs du FC ont exprimé le sens de l'original dans un français d'aujourd'hui.
3. Les traducteurs essaieront ensuite de comprendre les raisons pour lesquelles la version fonctionnelle a rendu le texte grec ou hébreu de la façon dont elle l'a fait: s'agit-il d'une question de style, de compréhension (où est le problème dans ce cas: quel mot ou quelle expression dans la version littérale peut être incompris ou ambigu?), ou

alors s'agit-il d'une question d'interprétation du même texte grec ou hébreu, ou encore s'agit-il d'un problème textuel que les versions résolvent différemment?

4. Une fois ce travail fait et les conclusions tirées, le traducteur avance d'un pas et fait pour sa langue ce que le FC a fait pour le français: il fera une traduction à équivalence fonctionnelle. Pour l'exemple de 2 Corinthiens donné plus haut, le traducteur cherchera l'expression idiomatique qui rend l'idée de « parler franchement » correctement dans sa langue. Sa traduction pourra bien ne ressembler ni à la base, ni au modèle. Le traducteur communiquera le sens à sa façon, comme le FC l'a fait à la sienne.

Souvent il sera nécessaire de mettre le texte de la base à côté de celui du modèle, afin de faciliter la comparaison, surtout pour les textes plus difficiles. Au début, il est très utile de faire la comparaison explicitement et par écrit. Après quelque temps, avec l'expérience, les traducteurs le feront mentalement et automatiquement. Voici un exemple qui montre comment on peut disposer les textes, et les sortes de questions qu'on peut poser.

Au début, il est très utile de faire la comparaison explicitement... Après quelque temps, avec l'expérience, les traducteurs le feront mentalement et automatiquement.

Hébreux 9.16-17

SR (base)		FC (modèle)
16 Car là où il y a testament, -----	_____	Là où il y a un testament,
il est nécessaire	-----	il est nécessaire
que la mort du testateur	 	de prouver
soit constatée.		que celui qui l'a établi est mort.
 17 Un testament,	 	En effet,
en effet,		un testament
n'entre en vigueur	 	n'est pas valable
qu'après le décès,		aussi longtemps que son auteur est
		en vie;
puisque'il n'a pas de validité	 	il a de la valeur seulement
tant que le testateur est en vie.		après la mort de celui-ci.

— Nous voyons que le FC a interverti la suite des propositions du v.17, sans doute pour des raisons de clarté et de style. Il évite la construction avec « ne...que », et coupe la longue phrase en deux. Que feriez-vous ?

— « Car » ne se trouve que dans la SR, mais son sens est implicite dans le FC. Quel est le lien logique signalé par « Car » ici ? Devez-vous l'expliciter ? Est-ce que l'idée de « là où il y a » sera mieux exprimée par une particule comme « si » ?

— « Soit constaté » (SR): le verbe grec est au passif. Le FC le rend par un verbe actif: « prouver ». Que feriez-vous ? Votre langue accepte-t-elle les passifs ? Quel verbe employer ?

— « La mort du testateur » (SR) rend littéralement une expression grecque assez abstraite. Le FC la traduit par deux expressions différentes: « celui qui établit (un testament) » au v.16 et « auteur » au v.17. Que feriez-vous ? Quels termes avez-vous dans la langue réceptrice pour traduire le vocabulaire juridique employé ici ? Est-ce que l'emploi de deux expressions différentes, comme en FC, alourdirait le style ?

Le traducteur ne cherche pas à traduire de façon littérale l'une ou l'autre des versions, mais se basant sur sa

Le traducteur ne cherche pas à traduire de façon littérale l'une ou l'autre version...

comparaison d'une version littérale avec une version fonctionnelle, il fera sa propre traduction fonctionnelle. Il prendra la version littérale comme point de départ, il la comparera avec celle qui est fonctionnelle, puis il exprimera le vrai sens du texte source dans les mots et les structures de la langue réceptrice.

La méthode Base/Modèle est le plus facilement appliquée quand il s'agit simplement d'une question de forme, la base suivant la forme du texte original et le modèle utilisant une forme courante, tous les deux exprimant le sens de l'original. Par exemple, si son équipe a décidé d'utiliser le système métrique des poids et mesures, le traducteur ne perdra pas de temps en calculant les équivalents des « cannes », « guéras », et « létèks ». Il regardera le modèle du FC et traduira vite l'équivalent du terme. En constatant qu'au lieu de « Capernaüm » tout court, le FC dit « la ville de Capernaüm », il se peut que le traducteur se rende compte que cette traduction s'accorde avec le principe de son équipe consistant à modifier les noms géographiques peu connus comme c'est fait dans le modèle.

S'il s'agit d'une question de style ou de compréhension, il est très probable que la solution pour la langue réceptrice sera différente aussi

bien du **modèle** que de la **base**. Si c'est une question d'interprétation ou de texte, il se peut que les traducteurs suivront simplement ou bien la **base** ou bien le **modèle**.

...les différences entre la SR et le FC ne sont pas accidentelles ou superficielles.... elles résultent de différentes stratégies de traduction.

Il est très important, pour apprécier la valeur de la méthode Base/ Modèle, de se rendre compte que les différences entre la SR et le FC ne sont pas accidentelles ou superficielles. Il n'est pas correct de dire, par exemple, que « le FC simplifie la SR ». Ces différences résultent plutôt de différentes stratégies de traduction. Si on les

connaît, on est en mesure d'évaluer correctement ces différences, et d'exploiter cette comparaison en vue de formuler sa propre traduction.

Quelques problèmes pour appliquer la méthode

Les traducteurs doivent être vigilants pour discerner certaines différences entre la **base** et le **modèle** qui ne résultent pas d'une méthode de traduction différente, mais qui sont dues à d'autres facteurs. Il y a souvent des différences d'interprétation entre **base** et **modèle**, comme en Osée 1.2b:

Va, épouse une femme qui pratique la prostitution sacrée (FC)

Va, prends une femme prostituée (SR)

Va, prends-toi une femme se livrant à la prostitution (TOB)

Le traducteur du FC a spécifié une sphère possible de la « prostitution »; les autres versions emploient des expressions plus générales, qui seront comprises par la plupart des lecteurs selon des notions contemporaines de la prostitution.

Pareillement, il y a des différences qui trouvent leur origine dans des questions de texte. Par exemple, la TOB omet les paroles « Car c'est à toi qui appartiennent le règne, la puissance, et la gloire, pour toujours. Amen » (Matt 6.13), le FC les met entre crochets, et la SR les rend comme d'autres textes, malgré le problème textuel.

Les traducteurs devront avoir des principes pour traiter ce genre de problèmes. Il doivent être habitués à étudier les notes des Bibles d'étude, les Manuels du traducteur et d'autres aides pour comprendre les problèmes et décider comment les traiter.

Conclusion

Il n'y a aucune méthode magique qui d'un coup résout tous les problèmes de traduction que les traducteurs peuvent rencontrer. Chaque méthode doit être apprise et pratiquée pendant quelque temps avant d'être pleinement efficace. Ce qui est proposé ici n'est pas une méthode réservée aux débutants, surtout à ceux qui ne connaissent pas les langues bibliques, mais elle est à la base de toute traduction qui se veut informée et fondée. N'oublions pas que derrière chaque version en langue moderne se trouve une équipe d'experts qui ont étudié chaque problème et qui l'ont résolu suivant des procédures professionnelles. Leurs principes sont connus dans chaque cas et, ainsi, les décisions de ces experts peuvent être comprises et évaluées. Même ceux qui connaissent le grec et l'hébreu seront obligés de consulter le travail de leurs collègues avant d'entamer leur propre traduction. L'apport des méthodes présentées ici consiste à montrer comment effectuer de façon systématique cette consultation des traductions publiées.

Si la méthode Base/Modèle n'est pas le début et la fin de tout effort de traduction, elle est au moins un fondement sur lequel les traducteurs peuvent établir leurs recherches plus poussées afin d'arriver à une traduction bien informée et solide. Cette méthode s'oppose évidemment à la pratique peu satisfaisante de certains traducteurs: ils consultent les diverses versions dont ils disposent jusqu'à ce qu'ils trouvent celle qui paraît la plus claire; ils la traduisent littéralement; pour le verset suivant, cela pourrait être une autre version, et ainsi de suite.

Souvent dans la démonstration de cette méthode, seulement deux traductions sont comparées systématiquement: la SR ou la TOB comme version littérale, et le FC comme version fonctionnelle. Il va de soi que le traducteur a la liberté de consulter d'autres traductions, surtout dans les cas où il peut s'agir d'un problème de texte ou d'interprétation. Dans ces cas, les Bibles d'étude qui ont beaucoup de notes (comme la TOB, la BJ, et la Bible Osty) seront d'une grande utilité. Même le FC a un bon nombre de notes, comprenant la présentation des problèmes textuels les plus importants.

Je conclus en disant que la méthode de traduction Base/Modèle n'est pas tant une procédure manuelle à suivre pour chaque verset, qu'une attitude d'esprit, qui devient personnelle et automatique pour tout traducteur doué.

Appendice

Voici quelques exemples des observations et questions soulevées par la comparaison entre la base et le modèle.

Michée 2.13

Base (SR)

Celui qui fait la brèche monte devant eux;
Ils font la brèche,
Passent la porte et en sortent;
Leur roi passe devant eux,
passage
Et l'Éternel est à leur tête.

Modèle (FC)

A votre tête marche
celui qui ouvre le chemin;
vous êtes libérés,
vous forcez un
et vous sortez.
C'est le Seigneur, votre roi,
qui passe devant vous
et vous conduit.

Dans le **modèle**, l'imagerie de la brèche dans le mur est remplacée par des paroles et des expressions qui explicitent le sens. La **base** semble suggérer que le roi et l'Éternel sont deux personnes différentes. Le **modèle** évite entièrement ce malentendu. Que feriez-vous ?

Psaume 108.10

Base (SR)

Sur Édom je jette ma chaussure.

Modèle (FC)

J'ai des droits sur Édom, j'y jette ma sandale.

Les paroles du FC imprimées en italiques ne se trouvent pas dans l'original hébreu. Le FC les « ajoute » parce que beaucoup de lecteurs français ne savent pas ce que signifie « jeter une chaussure/sandale ». Comment le feriez-vous ? Peut-être que le geste de jeter une sandale sur un terrain signifie effectivement chez vous aussi que l'on est le propriétaire de ce terrain. Alors on traduira l'hébreu (vu à travers la SR) littéralement.

1 Chroniques 23.1

Base (SR)

David, âgé et rassasié de jours...

Modèle (FC)

David, devenu très vieux...

Comment le diriez-vous ? Pouvez-vous trouver une expression semblable à « rassasié de jours » qui renforcera l'idée d' « âgé » ?

*Luc 5.36*Base (SR)

Il leur dit aussi une parabole: Personne ne déchire d'un habit neuf un morceau pour le mettre à un vieil habit; autrement, il déchire l'habit neuf et le morceau qu'il en a pris n'est pas assorti au vieux. le vieux.

Modèle (FC)

Jésus leur dit aussi cette parabole: « Personne ne déchire une pièce d'un vêtement neuf pour réparer un vieux vêtement; sinon, le vêtement neuf est déchiré et la pièce d'étoffe neuve ne s'accorde pas avec

Le sens est le même. Les différences sont stylistiques, le FC utilisant un style clair et moderne.

*Ésaïe 52.13*Base (SR)

Voici mon serviteur,
Il prospérera,
Il montera, il s'élèvera,
Il sera très haut placé.

Modèle (FC)

Mon serviteur, dit le Seigneur,
va obtenir un plein succès
et recevoir les plus grands honneurs.

Le FC explicite le fait que c'est le Seigneur qui parle. Le verbe hébreu traduit par « prospérera » dans la SR est traduit de façon plus moderne par « obtenir un plein succès ». Les trois propositions suivantes (Il montera, il s'élèvera...) sont résumées en une seule: « recevoir les plus grands honneurs ». Le résultat est un texte clair en langage moderne. Mais on voit qu'un autre problème important se présente: laquelle des deux est la traduction la plus poétique? Est-ce que les mêmes normes de clarté et de style coulant s'appliquent quand il s'agit d'un texte de poésie?

Les euphémismes

Lynell Zogbo

Nous le savons tous: les traducteurs francophones ont très peu de manuels à leur disposition. Mais cette malheureuse situation va changer! Déjà, sous la direction du pasteur Elsbeth Diagouraga, un programme est en cours pour adapter les manuels en français. Seulement, ce projet va prendre du temps. Les traducteurs francophones attendront dix à quinze ans avant que la série ne soit complète.

Conscients de ce fait, deux de nos conseillers en traduction nourrissent un rêve: écrire et publier un manuel qui traite les problèmes généraux de la traduction de l'Ancien Testament. Depuis quelques années, John Ellington et Lynell Zogbo se sont attelés à la tâche et en ont déjà préparé plusieurs chapitres: le texte et le canon de l'AT, les caractéristiques générales de la littérature hébraïque, la traduction des noms de l'AT, quelques aspects de la culture et de la géographie de l'AT, etc. Ils espèrent que ce volume aidera le traducteur de l'Ancien Testament en attendant que les manuels sur chaque livre paraissent.

Ci-dessous un petit extrait de ce volume, consacré aux euphémismes dans l'AT.

Prions pour nos amis qui essaient d'écrire dans une langue qui n'est pas la leur. Prions aussi que ce manuel puisse être terminé et publié très bientôt.

L'euphémisme est un procédé qui existe dans toutes les langues du monde. Selon le dictionnaire Larousse, un euphémisme est

euphémisme :
« l'adoucissement
d'une expression
trop crue, trop
choquante »

« l'adoucissement d'une expression trop crue, trop choquante ». En fait, dans toutes les cultures du monde, il y a des sujets qui sont à éviter. Par exemple, la plupart des langues ont des expressions euphémiques pour parler

de la mort. En français, au lieu de dire « il est mort », on peut dire « il a rendu l'âme ». Dans certaines cultures africaines, on ne doit jamais prononcer le nom du roi, sinon on serait décapité ! Alors on utilise un euphémisme à la place de ce nom. Certaines sociétés pratiquent la circoncision et en parlent librement, tandis que d'autres n'en parlent qu'en termes cachés. Les Israélites, eux aussi, évitaient de parler ouvertement de certains sujets. En fait, ils ont beaucoup d'expressions euphémiques pour parler de Dieu, de la mort, des rapports sexuels et d'autres fonctions biologiques.

Euphémismes pour Dieu

Même aujourd'hui, les juifs ne prononcent jamais le nom personnel de Dieu. Le plus souvent ils remplacent « Yahvé » par l'expression *adonai* « mon Seigneur ». « Le ciel » (Dan 4.23) et « le nom » (Lév 24.11 ; 1 Rois 8.16 ; Ézék 20.9) sont d'autres exemples d'expressions euphémiques désignant Dieu.

Euphémismes désignant la mort

Bien que l'hébreu ait un nom et un verbe pour parler de la mort, les Hébreux ont souvent évité ces mots. Ceci est vrai surtout lorsqu'il s'agit de la mort de quelqu'un qui est respecté, comme un ancêtre ou un roi. Par exemple, quand David est mort, le texte de 1 Rois 2.10 dit : « David se coucha avec ses pères. » Ci-dessous figurent quelques-uns des euphémismes hébreux les plus courants pour évoquer la mort :

aller en paix vers ses pères (Gen 15.15)
 être réuni aux siens (Gen 25.8)
 expirer (Gen 49.33)
 aller où va tout ce qui est terrestre (Jos 23.14 ; 1 Rois 2.2)
 se coucher avec ses pères (1 Rois 2.10)

Ceux-ci sont utilisés dans un contexte plutôt positif. Dans des contextes moins positifs, on remarque d'autres euphémismes. Par exemple, en Genèse 42.38, Jacob dit à Ruben : « s'il lui arrivait un accident dans le voyage où vous vous engagez, vous feriez descendre mes cheveux blancs avec douleur dans le séjour des morts. » Autrement dit, Ruben sera la cause de sa mort.

Cependant, notons que le mot « mourir » n'est pas évité partout. Il est utilisé pour ceux qui craignent Dieu, ainsi que pour ceux qui lui désobéissent. Par exemple :

Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là... selon l'ordre de l'Éternel. (Deut 34.5)

Puis Job mourut âgé et rassasié de jours. (Job 42.17)

La colère de l'Éternel s'enflamma contre Ouzza et Dieu le frappa là, à cause de ce sacrilège. Ouzza mourut là, près de l'arche de Dieu. (2 Sam 6.7)

Nous rencontrons d'autres euphémismes dans le contexte de la mort. Par exemple, en Gen 46.4, Dieu promet à Jacob que Joseph sera à ses côtés lors de sa mort : « Joseph te fermera les yeux de sa propre main. »

Il y a aussi des euphémismes pour le meurtre : « verser le sang » (Gen 9.6). En 2 Samuel 18.32, nous lisons : « Qu'ils soient comme ce jeune, les ennemis de mon seigneur le roi... », un souhait que les ennemis du roi meurent d'une mort violente comme Absalom.

Euphémismes désignant les relations sexuelles

Dans l'Ancien Testament, il y a plusieurs manières de parler des rapports sexuels. Par exemple, dans le livre de Genèse, nous trouvons au moins cinq expressions différentes utilisées à ce sujet :

connaître (4.1)

aller vers X (16.4 ; 38.9)

mettre X sur ton sein (16.5)

avoir des désirs (18.12)

coucher avec (19.32 ; 26.10 ; 39.7)

Ces euphémismes pour les rapports sexuels s'emploient dans des contextes positifs et négatifs.

La notion de « séduire » ou « chercher à séduire » est parfois exprimée par un euphémisme. En Genèse 39.7, la femme de Potiphar « porta les yeux sur Joseph » (litt. « lever les yeux »). Pour parler de l'inceste, on utilise un autre euphémisme : « monter sur la couche de ton père » ou « profaner le lit de quelqu'un ». Quand Amnon viole sa sœur, Tamar, il est écrit : « il lui fit violence et coucha avec elle » (2 Sam 13.14).

Dans le Cantique des Cantiques, où le sujet principal est l'amour, tout est métaphorique et euphémique. Les parties du corps sont souvent désignées par un langage figuré. L'acte sexuel n'est jamais évoqué directement. Il est toujours décrit en termes poétiques et euphémiques : « boire du vin » (8.2), « manger des fruits exquis » et « entrer dans son jardin » (4.16). Dans le livre de Proverbes, l'acte sexuel est souvent comparé à l'action de boire : « Bois les eaux de ta citerne » (5.15). Dans

ces deux livres, « s'enivrer » est souvent utilisé euphémiquement pour parler de l'amour (voir Prov 5.19-20 ; 7.18 ; Cant 5.1).

Les euphémismes désignant d'autres fonctions biologiques

Il y a aussi des euphémismes pour désigner d'autres fonctions biologiques. Par exemple, en 1 Samuel 24.3, Saul est entré dans une caverne « pour se couvrir les pieds », l'euphémisme hébraïque pour aller aux selles. Le FC rend cette expression par un autre euphémisme : « pour satisfaire un besoin naturel ». Pour parler des règles d'une femme, l'hébreu dit « avoir ce qui est habituel aux femmes » (p. ex. Gen 18.11 ; 31.35).

Comment traduire les euphémismes

La première tâche d'un traducteur, c'est de bien rendre le sens du texte. Quant aux euphémismes, le traducteur doit les identifier et déterminer leur sens. Il peut retrouver la forme des euphémismes dans les versions littérales et le sens dans les traductions dynamiques. En fait, le traducteur a plusieurs possibilités :

1. Il peut traduire l'euphémisme assez littéralement, conservant ainsi le « goût » du style hébreu. Cette solution peut avoir l'inconvénient d'introduire un langage difficile et parfois incompréhensible. Cependant, comme le fait la SR, il est possible de donner le sens en note de bas de page. Parfois, l'euphémisme en question est connue dans la langue de la traduction. Dans quelques langues africaines, par exemple, le verbe « connaître » est un euphémisme pour « avoir des rapports sexuels », comme c'est le cas dans la Bible.
2. Il peut remplacer l'euphémisme hébraïque par un euphémisme dans sa langue. C'est souvent la solution du FC.
3. Il peut éliminer le langage figuré et traduire le sens directement. C'est souvent la solution des versions contemporaines en anglais qui, par exemple, disent ouvertement, « avoir des rapports sexuels avec ».

Selon les principes de traduction, nous devons veiller à ce que le sens du passage soit bien compris. Il faut également être sensible à la communauté pour laquelle on traduit. Comme nous venons de le dire, dans chaque culture, on peut parler directement de certains sujets, mais on doit parler indirectement d'autres. Notre traduction doit donner le sens d'un passage sans trop choquer les sensibilités du lecteur. Alors le traducteur ne doit pas seulement chercher à rendre les euphémismes du texte biblique. Il doit faire attention aux sujets qui sont évités dans sa culture. Cependant, dans certains contextes, les auteurs bibliques font

expès de ne pas utiliser des euphémismes. Quelques prophètes comme Jérémie et Ézéchiel utilisent des expressions « crues » pour choquer leurs lecteurs. Par exemple, en Ézéchiel 16.36, le prophète cite Dieu qui promet de punir les Israélites parce que leur « sexe a été découvert » et leur « nudité a été dévoilée ». Ces expressions figurées expriment l'indignation et la colère de Dieu contre son peuple qui lui est infidèle. Alors, dans ces cas, il ne faut pas utiliser un euphémisme mais plutôt une expression choquante dans la langue de traduction.

Notons aussi qu'il y a plusieurs niveaux d'euphémismes. Certains sont polis. D'autres font rire. Le traducteur doit s'assurer que son choix de mots ne change pas le ton du récit. Il doit s'assurer aussi que sa traduction n'utilise pas des mots trop modernes pour parler des temps bibliques. Par exemple, dans une traduction biblique en français, on ne pourrait jamais utiliser une expression comme « il a cassé la pipe » pour signaler la mort de quelqu'un. Cette expression fait référence à des éléments qui n'existaient pas aux temps bibliques et sa familiarité ne convient pas à ce texte. Si l'on ne peut pas traduire assez littéralement que tel roi « se coucha avec ses pères », il vaut mieux choisir une expression digne de ce personnage, d'un ton semblable aux expressions françaises « il s'est éteint » ou « il a rendu l'âme ».

La traduction dépendra aussi du contexte. Quand il s'agit d'une narration, il vaut souvent mieux traduire par une expression dynamique et naturelle (« il mourut »). Dans les textes poétiques, on peut conserver certaines tournures originales (« il se coucha avec ses pères ») pour maintenir un style élevé. Dans le Cantique des Cantiques, par exemple, on sera obligé de traduire littéralement beaucoup d'euphémismes ou de les remplacer par d'autres euphémismes dans la langue de la traduction. Parler directement des rapports de ces amants dans un tel contexte semblerait, comme le dit le Larousse, « trop cru », et détruirait la beauté de ce poème.

À propos des euphémismes ?

La plupart des versions traduisent Exode 20.14 par « Tu ne commettras pas d'adultère ». Mais dans le catéchisme d'une certaine Église, il est traduit : « Ne fais pas les choses sexuelles. » Le nombre élevé d'enfants dans cette Église indique que les fidèles ne l'interprètent pas à la lettre.

Le même verset a été traduit dans l'ébauche d'une autre traduction (heureusement rejetée): « Ne couche pas avec les choses féminines. »

Rapport sur un séminaire de formation des lecteurs et réviseurs sars au Tchad

Ngarbolnan Riminalan

Le Pasteur Ngarbolnan travaille sur la traduction de la Bible en sar, à Sarh, Tchad.
Il a obtenu sa licence de théologie à la Faculté de Théologie Protestante à Yaoundé.

Du 27 au 31 octobre 1997, un séminaire de formation des réviseurs et lecteurs sars s'est tenu en vue du rapprochement des Églises et de leur implication dans le travail de traduction de la Bible en Sar. Plusieurs années durant, cette traduction semblait en effet être seulement l'affaire de deux Églises.

Organisation du séminaire

Initié par l'équipe de traduction de la Bible en sar, ce séminaire a été animé par un conseiller en traduction de l'Alliance biblique universelle, Timothy Wilt, et par la Coordinatrice du Comité Administratif de traduction, la missionnaire Ursula Schmidt. Cette dernière fut assistée de Monsieur Madjimbaye Jonas, l'un des traducteurs de la Bible en sar.

Les frais de ce séminaire ont été pris en charge, d'une part, par les deux Églises organisatrices du séminaire, à savoir l'Église Catholique et l'Église de la Coopération Évangélique Tchadienne, et d'autre part, par l'Alliance biblique universelle. Nous vous signalons que le projet de traduction est œcuménique, car les deux Églises précitées y sont totalement impliquées. Le séminaire s'est tenu au centre spirituel catholique « Les Rôniers », à 5 km de Sarh.

Participants au séminaire

Cinquante-trois personnes de six Églises et du Comité Pour la Promotion de la Langue Sar (CPLS) ont participé. Voici les Églises : Église de Dieu, Église Protestante du Plein Évangile, Église Apostolique Tchadienne, Église Catholique, Église de la Coopération Évangélique Tchadienne, Église Baptiste.

Le séminaire a été honoré par la présence active du directeur de l'Alliance Biblique du Tchad (l'ABT), M. Élie Ndoubayidi et par celle de l'agent de marketing de l'ABT, M. Mbainodji Njetobkor.

La couverture médiatique fut assurée par la Radio Sarh et la Radio Nationale Tchadienne.

Buts du séminaire :

1. Familiariser les participants et par conséquent leurs Églises avec le travail de traduction.
2. Exposer les problèmes pratiques rencontrés dans la traduction.
3. Effectuer un contrôle du livre des Psaumes pour préciser les tâches des lecteurs et des réviseurs et pour contribuer à la finalisation de la traduction des Psaumes afin qu'ils puissent être bientôt publiés.
3. Permettre aux Églises et aux organisations qui œuvrent pour la promotion de la langue sar de faire des suggestions concrètes pour aider le travail de traduction.
4. Solliciter la contribution efficace d'autres réviseurs et d'autres Églises.

Activités du séminaire :

1. Exposés thématiques
 - Principes de traduction
 - Contribution des réviseurs à la traduction
 - Méthodologie de la révision
 - Choix du dialecte sar : cas de certaines orthographes
2. Discussions en séance plénière
 - Liste de certains mots et expressions sar posant problème
 - Textes bibliques sar
3. Travaux par groupes
 - Discussions sur certains mots et expressions sar
 - Discussions sur les textes bibliques sar
4. Séance de travail par chaque Église et organisation représentée
 - Comment peuvent-elles contribuer efficacement au travail de révision ?
 - Quelles sont les propositions concrètes pour participer au travail après le séminaire ?
5. Rapports des groupes en séance plénière
 - Les rapports ont concerné d'une part les psaumes repartis entre les différents groupes et d'autre part certains termes et expressions sar. Dans ces rapports, des suggestions concrètes et des remarques ont été faites par chaque groupe par rapport aux problèmes rencontrés lors des discussions.

6. Rapports des Églises et du CPLS

- Les rapports ont été relatifs aux six questions débattues au niveau de chacune des Églises et du CPLS. Nous retrouverons l'essentiel de ces rapports dans les recommandations finales des participants.

7. Synthèse des rapports des Églises et du CPLS

- Cette synthèse fut présentée par le président des séances du séminaire, après un temps de concertation avec le comité d'organisation dudit séminaire. Nous retrouverons les idées de base de la synthèse en question dans les recommandations finales des participants.

8. Soirée de louange et de prière

Recommandations des participants :

1. Que les Églises soient impliquées dans le travail de traduction de la Bible en sar par :

- des séances de sensibilisation et d'information en faveur du projet de traduction de la Bible en sar
- des journées de lecture des textes bibliques traduits en sar
- des journées de prière pour le travail de traduction
- des journées de quêtes et de collectes pour soutenir le travail
- la mise sur pied de cellules de réviseurs dans chaque Église
- l'organisation de sessions de formation dans les Églises
- l'organisation de séminaires de formation continue des réviseurs

2. Que les Églises aient un esprit de créativité en faveur de la traduction.

3. Qu'un comité mixte de réviseurs composé des délégués des Églises soit mis sur pied pour aider efficacement le travail de traduction de la Bible en sar.

4. Que les Églises promeuvent l'alphabétisation en langue sar pour préparer les gens à lire la Bible sar et leur donner une possibilité d'ouverture sur les plans social, économique, éducatif et culturel.

Résultats concrets du séminaire :

1. La lecture de la plupart des psaumes et des corrections et remarques basées sur cette lecture.

2. La mise sur pied effective du comité noyau de réviseurs noyaux composé des délégués des Églises et du CPLS représentés au séminaire.

3. La planification de la participation continue des Églises à la révision et à la lecture de la traduction, à l'alphabétisation, et au soutien du projet de traduction.

En résumé, l'effectif sollicité était présent au séminaire. Toutes les Églises du Moyen-Chari qui utilisent la langue sar comme moyen de communication étaient présentes. Les propositions et suggestions qui ont été faites par les participants ont été réalisées à plus de 80%. Ce séminaire a des conséquences très positives pour le travail de traduction de la Bible en sar.

Et vous ?

Le Sycomore est heureux de recevoir des rapports de séminaires ou d'autres activités, que ce soit de réviseurs, de traducteurs, ou de tout autre groupe ayant un lien avec un projet de traduction. Si vous avez trouvé un moyen créatif d'aborder un problème que d'autres équipes de traduction risquent de rencontrer, dites-le nous ! Si vous avez assisté à une réunion ou à un séminaire qui vous a permis de résoudre un problème de traduction, faites-nous savoir quel était le problème et de quelle façon la réunion ou le séminaire vous a aidé à le résoudre.

N'hésitez pas à partager avec nous le fruit de votre expérience !

OUVERTURE :
Cours Supérieur de Traduction Biblique
à la FATEAC, Abidjan

Désormais les traducteurs francophones pourront suivre des cours de traduction, de théologie, de linguistique et de langues bibliques à la FATEAC (Faculté Théologique de l'Alliance Chrétienne) à Abidjan, en Côte d'Ivoire. Ce programme bien équilibré dure quatre ans et mène à une maîtrise en traduction biblique. Il sera dirigé par Robert Carlson, conseiller en linguistique de la Société Internationale de Linguistique, qui travaille en Afrique de l'Ouest (au Mali) depuis plus de vingt ans et qui dirige chaque année les cours d'été offerts par la SIL à l'Université d'Oregon à Eugene (aux Etats-Unis).

La première année d'étude comprendra des cours d'introduction à la traduction biblique assurés par Philip Noss, John Ellington, et Jean-Claude Loba-Mkole de l'Alliance biblique universelle, des cours d'introduction à la linguistique assurés par Carlson assisté de M. Brad Smeltzer de la SIL, un cours de sociolinguistique donné par Timothy Wilt (ABU), et un cours d'anthropologie donné par Sue Smeltzer (SIL). Des cours d'introduction au Nouveau et à l'Ancien Testament et aux langues bibliques (grec et hébreu) seront assurés par le personnel de la FATEAC.

Pour tout renseignement contactez Mme Guehring Eveline, assistante administrative du CSTB, à CSTB@sil.org (Internet), ou votre conseiller en traduction. Tous les candidats pour l'année scolaire 2000-01 sont invités à poser leur candidature avant le 15 février 2000. Les candidats doivent être titulaires du baccalauréat et avoir, au moins pour les premières années du programme, un engagement ferme dans un projet de traduction biblique.

**—Programme d'étude (provisoire)—
à la FATEAC**

À cette étape du développement du programme, les cours ne peuvent évidemment pas être complètement fixes, mais le programme provisoire nous donne une bonne idée de la richesse des cours en traduction et en linguistique qui, combinés avec les multiples cours bibliques, mettront ce programme au premier rang. Dans cette liste de cours, les « unités de valeur » figurent entre parenthèses: une unité de valeur représente environ 40 heures de travail dont les deux tiers sont consacrés aux travaux et recherches personnels, et un tiers au travail en classe.

1^{re} Année

- Études bibliques : Hébreu I (4)
Introduction à l'Ancien Testament I (4)
Grec I (4)
Introduction au Nouveau Testament I (4)
- Études linguistiques : Introduction à la linguistique (2)
Anthropologie culturelle (2)
Morphosyntaxe (2)
Sociolinguistique (1)
Analyse phonologique ou travaux pratiques de traduction (2)
- Traductologie : Introduction à la traduction (2)
- Cours théologiques (4)

2^e Année

- Études bibliques : Hébreu II (4)
Introduction à l'Ancien Testament II (4)
Grec II (4)
Introduction au Nouveau Testament II (4)
- Traductologie : Sémantique et pragmatique (4)
Analyse linguistique ou trav. prat. trad. (1)
- Études de la traduction : Traduction (5)
- Cours théologiques (4)

3^e Année

Études bibliques :	Exégèse de l'Ancien Testament (4) Théologie de l'AT I Exégèse du Nouveau Testament (4) Théologie du NT I
Traductologie :	Traduction de termes clés de l'AT (2) Traduction de termes clés du NT (2) Traduction d'un livre narratif de l'AT (2) Traduction d'un livre narratif du NT (2)
Cours théologiques (6)	

4^e Année

Études bibliques :	Exégèse de l'Ancien Testament (4) Théologie de l'AT II (2) Exégèse du Nouveau Testament (4) Théologie du NT II (2)
Études linguistiques :	Syntaxe/discours pour la traduction (2)
Traductologie :	Traduction de la poésie (2) Traduction d'un livre poétique de l'AT (2) Traduction d'une épître (2) Rédaction d'un mémoire (8)
Cours théologiques (4)	

....Contrairement à l'Islam, par exemple, où la parole d'Allah ne peut être pleinement perçue qu'en arabe, la parole du Dieu des Chrétiens est transmise dans nos langues maternelles (Actes 2:11)....

[La traduction des Écritures] en Afrique moderne est, selon moi, la plus évidente démonstration depuis longtemps que la foi chrétienne est, de par sa nature, "infiniment culturellement traduisible"....

Les langues indigènes ont des résonances qui dépassent ce que la transmission missionnaire concevait....

L'importance de la traduction des Écritures montre celle des cultures religieuses pré-chrétiennes africaines... parce qu'elles fournissent l'expression idiomatique de la compréhension chrétienne, comme le comprendra toute personne connaissant les origines des noms africains de Dieu. Contrairement à ce qui se produisit dans le passé lors de l'évangélisation de l'Europe, par exemple, on remarqua qu'en Afrique, le Dieu dont le nom avait été vénéré dans les langues indigènes des cultures traditionnelles pré-chrétiennes, était en fait le Dieu de la Bible, à l'opposé de Zeus, Jupiter, ou Odin. Onyankopon, Olorun, Ngai, Nkulunkulu sont les noms du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ; Zeus, Jupiter et Odin, les équivalents pré-chrétiens européens du Dieu Suprême ne le sont pas....

- Professeur Kwame Bediako,
à l'occasion de la Rentrée Solennelle de la FATEAC,
le 8 Novembre 1998 à Abidjan